



**Brief discovrs et histoire d'un voyage de quelques Franc?ois  
en la Floride, & du massacre autant iniustement que  
barbareme[n]t execute? sur eux, par les Hespagnols, l'an mil  
cinq cens soixante cinq. Par ci devant redige au vray par ceux  
qui s'en retirerent, & maintenant reueue? & augmentee de  
nouueau,**

<https://hdl.handle.net/1874/430010>

B R I E F

D I S C O V R S E T

H I S T O I R E D'V N

voyage de quelques François en  
la Floride: & du massacre autant  
iniustement que barbaremēt exe-  
cuté sur eux, par les Hèspagnols,  
l'an mil cinq cens soixante cinq.

*P A R C I D E V A N T R E D I G E*  
*au vray par ceux qui s'en retirerent: & maintenant*  
*veueüe & augmentee de nouveau, PAR M. VR-*  
*BAIN CHAVVETON.*

E N S E M B L E

V N E R E Q V E S T E P R E S E N -  
tee au Roy Charles neufiesme, en forme de  
eomplainte, par les femmes vesues & enfans  
orphelins, parens & amis de ses suiets, qui  
furent tuez audit pays de la Floride.



M. D. L X X I X.

ESAI E XXVI.

*Voici le Seigneur sortira de son lieu,  
pour visiter l'iniquité des habitans de la  
terre : & lors la terre reuelera son sang,  
& ne couvrira plus ses occis.*



# HISTOIRE D'VN VOYAGE DE QUELQUES François en la Floride, qui y furent massacrez par les Hespagnols.

*Les Hespagnols n'ont pas plus de droit en la Floride, ni sur les autres pais de l'Indie Occidentale, qu'ont les François: quelque donation du Pape qu'ils alleguent. Quelle raison ils ont eue de massacrer les François, en la Floride.*

## CHAP. I.



Vand i'ay accouplé ceste petite Histoire avec la precedente, voici les raisons que i'ay eues. Premièrement elle contient presque vn mesme suiet que l'autre, & traite d'vn fait auenu en l'vne de ces prouinces Occidentales, dont parle nostre Milanois. Secõdemét elle nous peut seruir pour fermer toute la bouche aux Hespagnols, & acheuer de leur oster le beau masque de zele & de religion, duquel ils couurét tous les actes barbares, qu'ils ont executez en Indie. Car quand on leur demande, Mais venez-ça, Pourquoi auez-vous exercé tant de cruautez sur ces poures Indiës? que vous ont-ils fait? N'eust-il pas mieux valu les auoir par douceur, que de les effaroucher par rudesse? Ils ont incontinent ceste replique en la bouche: Et qu'eussies-vous voulu que nous eussions fait? Il falloit bien faire ainsi, ou se laisser mager à ces Sauvages, qui n'ont

rien de l'homme que la forme du visage. Voilà ce qu'ils alleguent pour donner quelque couleur aux carnages sanglants, qu'ils ont executez sur ces pources peuples Barbares.

Mais quel pretexte semblable prendrôt-ils ici? Il n'est pas ici question des Canibales, ou de quelque autre nation sauvage, qui ait escorché des Hespagnols tout vifs, & grillez sur les charbons. Il est question des François, tenus autrefois pour vne des plus humaines nations du monde (cōbien que pour le iourd'huy ils en ont beaucoup rabatu, à mon grand regret) & qui particulièrement ont tousiours fait bonne guerre aux Hespagnols quand ils ont eu auantage sur eux. Ce pendant y eut-il iamais Corribe ou Caniba le mangeur d'hommes plus acharné sur quel que miserable Hespagnol, que les Hespagnols ont esté sur ces pources gens, desquels la memoire vit & viura en ceste Histoire?

Mais, ie vous prie, escoutons vn peu ce qu'alleguēt la dessus les Hespagnols, de peur qu'il ne semble qu'ils soyent deuenus bestes sauvages, sans bonne raison. Les François  
 » (disent-ils) sont vsurpateurs de la Floride, &  
 » de toutes les costes des Indes, où ils ont plâ  
 » té les armes de France. Car tout ce pays-là  
 » est nostre. Premièrement parce que nous l'a  
 » uons descouuert & occupé les premiers. Se-  
 » condement pource que sa Saincteté en ha  
 » fait donatiō perpetuelle & irreuocable aux  
 » Rois Catholiques pour eux & pour les leurs,  
 » & nous en auons de belles bulles bien si-  
 gnees

gnees & bien scellees. Tiercement, nous auons eu la peine d'y peupler & d'accommoder le pays, apres l'auoir conquis aux despens de nostre sang : & messieurs les François viendront ici rauer nostre bien & nostre bien & nostre peine ? nous les en garderons bien.

Item, ne fait-on pas bien les maux que nous ont faits les Courfaires François : & comme ils nous viennent brauer tous les iours iusqu'en nos Isles de l'Hespagnole, de Cuba, du Port-riche, voire iusques sur la coste des Indes ? Apres que nous auons bien sué & trauaillé à tirer l'or des mines du Peru, & que nous-nous en pensons retourner en nostre pays pour y iouir du fruit de nos labours : il faut rendre conte en chemin à ces maudits volleurs de Courfaires, qui n'ont autre peine que de branler sur mer en nous attendant : & ne font point de conscience de nous descharger de tout l'or & l'argent qui est dans nos vaisseaux, sans porter non plus de respect au Roy Catholique, à qui nous le menons, qu'à vn fantosme de paille : ils en ont bon marché les meschans. il ne leur couste pas tant qu'à nous. Se faut-il esbahir si quelquefois nous leur vendons bien cher nostre marchandise, & si nous prenons nostre reuenche quād nous la pouuons auoir ?

Outre cela, nos gens qui firent ceste execution de la Floride, estoient bien aduertis que la plus part des François qui y estoient passez, estoient Lutheriens & Huguenots,

„ qui venoyent là pour y dresser des Conuen-  
 „ ticles à leur mode, & faire la figure à tous  
 „ les Rois & à tous les Princes de la terre, com-  
 „ me ie ne say quels autres firent il y ha vingt  
 „ deux on vingt trois ans en la coste du Bre-  
 „ sil. Nous eussies-vous pas estimez de grand's  
 „ bestes, si nous eussions endure pulluler des  
 „ Heresies au propre pays, où nous auôs nouf-  
 „ mesmes plante la foy Chrestienne avec la pi-  
 „ que & la halebarde? Pourquoy est-ce, à vo-  
 „ stre aduis, que nostre Roy porte le titre de  
 „ Catholique? N'est ce pas à fin qu'il defende  
 „ la foy Catholique contre les mescreans, &  
 „ qu'il le face Catholiquement, c'est à dire à  
 „ pied & à cheual, la lance au poing & le har-  
 „ nois sur le dos, s'il est besoin, & par le mon-  
 „ de vniuersel? Seroit-ce pas vne grand' fante  
 „ s'il faisoit cela ailleurs. & s'il laissoit à le fai-  
 „ re en vn pays que le Pape luy ha dōné, & luy  
 „ ha donné à condition d'y planter & ampli-  
 „ fier la foy Catholique?

„ Et pourtant que tels François se donnent  
 „ garde d'y venir, s'ils sont sages, & qu'ils n'y  
 „ retournent iamais à telles enseignes. Car au-  
 „ tant qu'il y en viendra, autant il y en demeu-  
 „ rera. Les Portugais ont desniché de la Fran-  
 „ ce Antarctique (qu'on appelle) tous les He-  
 „ retiques qui y estoient. Les Castillans (qui  
 „ sont aussi bons Catholiques pour le moins)  
 „ ne lairront pas vn Huguenot en toute la  
 „ Floride, ni en toute vostre belle France nou-  
 „ uelle, s'ils peuuent. Et quand ils n'en deuro-  
 „ yent iamais auoir antre profit, au moins es-  
 „ perent

perent-ils que cela leur seruira de refrigera-  
 tif, pour moderer leur Purgatoire, voire ob-  
 tenir pleine indulgence & absolution de tât  
 de meschancetez qu'ils ont commises par  
 tout le pays des Indes. Et sont bien assurez  
 de l'auoir de sa Sainteté, qui voudroit que  
 tous les Huguenots fussent exterminiez du  
 monde, pource qu'ils ne font que luy trou-  
 bler son repos, & outre le grand soing qu'il  
 ha de toute l'eglise Catholique, luy crois-  
 sent d'autres soucis & chagrins, qui luy ren-  
 uersent tout l'entendement.

Voila le discours & la respõse qu'en font  
 les Hespagnols. En quoy il semble bien que  
 si leur cause n'est fondee sur raison & sur e-  
 quité, au moins l'est elle sur la force: mais  
 quant au droit, qu'ils pretendēt en ces pays  
 là, ie croy qu'ils n'en ont gueres dauantage  
 que ce que leur espee leur en dõne. Car quāt  
 à ceste supposee donation du Pape Alexan-  
 dre sixiesme, par laquelle il fait le Roy d'Hel-  
 pagne seigneur & possesseur absolu de tou-  
 tes les Isles & terres fermes descouuertes &  
 à descourir, avec tous les bourgs, cha-  
 steaux, villes & iurisdicions de l'Indie Oc-  
 cidentale: n'est-ce pas vne iniustice toutē  
 notoire? premierement de donner ce qui  
 n'est pas sien: secondement d'aliener vne cho-  
 se sans le consentement de celui à qui elle  
 est, voire mesme contre sa volonte? Et si ce-  
 lui qui donne ainsi, est iniuste, celui qui le  
 prend, vaut-il mieux? Car c'est bien chose  
 toute certaine que les Indiens n'ont iamais

consenti à telle donation: & quand les Hespagnols la leur ont alleguee, ou ils s'en font mocquez: ou s'ils ont consenti de leur faire part de leurs terres, c'ha esté à la charge que ils se lairrôt tuer premierement, & puis enterrer sous le sable, si bõ leur sembloit: pour en prendre possession. A quel titre donc est-ce, ou que le Pape ha donné ces pays la, ou que l'Hespagnol les ha pris?

Il y ha bien dauantage. Car posé le cas que le droit le plus liquide & le plus iuste titre que l'Hespagnol aye sur ces pays-la, soit fondé sur ceste pretēdue donation du Pape: ne perd-il pas ce droit-la, s'il n'accomplit de poinct en poinct la cōdition qui y est apposee? Le Pape ha donné ces pays la au Roy Catholique à la charge d'y faire prescher l'Euangile, & reduire ces peuples à l'obeissance de Iesus Christ. Cependant en toute la longueur & la largeur des Indes ( qui est de trois ou de quatre mille lieues pour le moins) les Hespagnols seroyent bien empêchez de monstrer vn Indien qui cognoisse Iesus Christ, ou vn Hespagnol qui l'annonce purement & comme il doit estre annoncé. Et si dauenture il y en ha qui osent dire qu'ils en font leur deuoir, ie les renuoye-ray à Benzoni & aux autres qui ont esté en ce pays-la, & peuuent rendre tesmoignage de ce qui en est. Puis donc qu'ils ne mettent pas en effect la condition, moyennant laquelle ce pays-la leur est donné: il est tout certain que s'ils y ont quelque droit, ils le perdent

perdeht:& si seroyent bien esbahis qui leur montreroit que tant s'en faut qu'ils accomplissent ce qu'ils ont promis & à quoy ils sont tenus, s'ils en vueulét iouir: qu'ils font le contraire.

Passons maintenant aux autres titres que ils produisent. Ils alleguent que ce sont eux qui ont descouuert les premiers ce pays-la: & que ce qui n'est à personne par raison naturelle appartient à celui qui l'occupe le premier. Quât au premier poinct, où ils disent qu'ils sont les premiers descourans de ce pays-la, ils l'ont bien voulu faire accroire iusqu'ici, & en oster l'honneur à qui il appartenoit, & pour ce faire quelques vns de leurs Historiens n'ont point espargné les mensonges & les contes faits à plaisir. Mais qui leur demandera en conscience ce qui en est, ils n'oseroyét nier que ce ne soit vn Christophle Colomb Geneuois, qui s'auisa le premier d'aller chercher les Isles & vne grande partie de la coste Occidétale de la terre ferme des Indes. Item vn Americ Vespure Florentin, qui descouurit la coste du Bresil, aux despens du roy de Portugal. Vn Sebastien Gabotto Venitien, qui descouurit depuis la coste des Molues iusqu'à la Floride, aux despens de Henry septiesme roy d'Angleterre. Les Hespagnolsy sont depuis allez à l'enui l'vn de l'autre. Mais c'ha esté grand-merci à ceux qui leur auoyent rompu la glace.

Quant au second poinct, où ils alleguent que ce qui n'a point de maistre, est au pre-

*Dig. lib.  
41. tit. 1. de  
Acquir. rer.  
dom. l. 1. et*

3.

mier qui le prend, comme les oyseaux, les bestes sauuages, les Isles nees de quelque débordement d'eaux, & autres telles choses communes: ie le confesse. Mais la question est, si ces prouinces-la n'auoyent point de maistre, quand les Hespagnols les occupent: & si c'est pratiquer l'Equité naturelle, ou le droict des gens, que d'exterminer les habitans naturels d'un pays pour s'en rendre maistre, ou les assuiertir à vne seruitude pire cent fois que la mort: comme les Hespagnols ont fait & font encore en Indie: tel moïn leurs Histoires mesmes. Il ne faut donc pas qu'ils alleguent pour eux le droict des gens, veu qu'ils l'ont violé mille & mille fois, ayans opprimé tyranniquement comme ennemis, ceux qui les auoyent receus & caresez en amis.

*Dig. libr.  
4. titul. 2.  
de Adq.  
vel amis.  
posses. l. 1.*

Il ne reste plus qu'un titre dont ils se puissent seruir, encor qu'il ne vaille gueres. C'est que tout ce qui est pris par main forte, change de maistre, & appartient à celui qui est victorieux. Il est vray: mais il faut presupposer ce qu'ils ne disent pas: à sauoir que telle victoire & telle conqueste ne peut estre ne iuste ne legitime, si premierement la guerre ne l'est. Car quiconque enuahit ou possède autrement, est aussi iniuste seigneur de ce qu'il ha conquis, qu'un brigand est de la bourse d'un marchand, à qui il ha coppé la gorge. Et sur ce ie leur demanderoiy volontiers, quelle raison & quel titre ils ont eu de faire la guerre aux Indiens, de les prendre pour esclaves, & con

& consequemment d'occuper leur pays. Car quât à moy ie n'en say point, sinon que d'a-uêture ils vueillent dire, que c'est par droict de bonne prise: comme qui prendroit vn sanglier ou vn cerf à la chasse, il est à luy: pource que tous animaux sauages, qui viuent en l'air, ou en terre, naturellement sont communs. & deuiennent propres de celui qui les empoigne le premier. Ainsi, à leur côte, il ne faut point mettre ces Indiens au rég des hōmes, mais entre les bestes brutes. Et de fait, ils leur ont bien monstré qu'ils les tenoyent en ce reng-la: quand ils s'en sont seruis & s'en seruent, comme vous feriez d'vn Asne, ou d'vn cheual de loage: encore qu'ils les ayent fait baptiser. Toutefois qui feroit disputer vn de ces pources barbares Indiens contre vn Hespagnol, (comme fait le pourceau Coryllus contre Vlysses dans Plutarque) ie croy qu'il luy feroit cōfesser, que les Hespagnols qui les dominēt, tienēt plus de la beste qu'eux. Et pour verifier ce poinct-la, il ne faut que lire ce qu'en escrit Benzoni au troisieme liure de son Histoire: là où les <sup>Chap. 23</sup> Indiens, sans auoir estudié en Dialectique, prouuent pertinement & categoriquemēt que les Hespagnols, qui rauagent leur pays, sont plus dangereux que les bestes sauages, plus furieux que les vens, plus effroyables que n'est le feu, ni les eaux, ni que tout ce qui est de plus violēt & desreiglé au monde. Aussi les vns les appellēt Escume de mer: les autres les nomment du nom des plus fu-

rieufes bestes, & viuantes de proye qu'ils ayent en leur pays. Il y en ha mesmes qui les appellent *Tuira*, comme qui diroit, Monsieur le Diable. Il est vray que c'est par honneur (parce que ce *Tuira* est leur Dieu) mais tant y ha qu'ils rencontrent mieux qu'ils ne pensent, pource que (cōme dit l'un de leurs propres Historiens) ce nom-la cōuient fort bien à quelques vns. Car il est allé des Hespagnols en ce pays-la, dit-il, lesquels ayant mis leur cōscience, & toute crainte de Dieu & des hōmes, en arriere, y ont fait des actes, qui n'estoyent point actes d'hommes, mais de dragons & d'infideles. Et sans auoir respect à humanité quelconque, ont esté cause que beaucoup d'Indiēs, qui se fussent peu conuertir & estre sauuez, se sont miserablement perdus & desfaits par diuers genres de mort. Encore que ces poures gens-la ne se fussent iamais reduits, tant y ha qu'en les laissant viure, ils pouuoient estre utiles pour le seruice de vostre maiesté (cela s'adresse à l'Empereur Charles cinquiesme) & pour le soulagement mesme des Chrestiens: & plusieurs endroits de la terre ferme ne seroyent pas entierement despeuplez & deserts, comme on les voit aujourd'huy. Cependāt ceux qui sont cause de ce desgast, nomment ce pays ainsi deshabité, Le pays conquis & pacifié. Voila ce qu'en dit vn Chroniqueur de Hespagne, qui condamne par ce moyen toute la violence dont ils ont usé pour se rendre maistres absolus du pays: qu'ils s'en prennent

Conf. d'O.  
med. chap.

10. du 50.

de l'Inde

Occ.

101

nent à luy s'ils veulent.

Mais laiffans à part ces Indiens, pour venir au fuiet que nous traittons ici : puisque les Hespagnols n'ont autre titre en ces terres-la que le droit d'occupation & de force: posé le cas que ce titre soit receuable: quel le occasion ont-ils eu de s'attacher si furieusement aux François, comme nous verrons tantost? Car si vn pays destitué d'habitâs est à celui qui l'occupe le premier, les François donc ont autant de droit qu'eux en la Floride & autres costes de ce Côtinent, où les Hespagnols n'ont encore basti niforts ni villes. Mais les Hespagnols l'ont descouuerte les premiers. Je le nie. Car il est bié certain que Sebastie Gabotto Pilote du Roy d'Angleterre la decouurit l'an mille quatre cens nonante & six, seize ans pour le moins auât que iamais Hespagnol en eust en la veüe. Mais pousé le cas qu'ainsi soit: s'ensuit-il: Les Hespagnols ont nauigué le long d'vne coste: elle est donc à eux. Comme si Dieu n'auoit fait la mer & la terre que pour mesieurs les Hespagnols & les Portugais, qui les empeschét aussi tant qu'ils peuvent que François n'aillent au Bresil, ou à la Guinee, ou en l'Isle de Suncatra, ou en d'autres lieux où ils trafiquent. Ne voila pas vn merueilleux gouffre d'auarice & d'ambition en ces gens-ici, de vouloir occuper mille fois plus de pays qu'il ne leur en faut, & qu'ils n'en peuuēt peupler? N'est-ce pas vne enuié semblable à celle du Chien d'Esopo? Ils ne peu-

plient pas en la Floride, ils ont asses d'autres lieux qui sont desia peuplez & accõmodez. & si ne vueulēt pas souffrir que d'autres y peuplent. Si le capitaine Ribaut & les François qui furent là, eussent prins terre en l'Hespagnolle ou en quelque coste de la terre ferme des Indes, qui eust esté actuellement possedee par le Roy d'Hespagne, & habitee par les Hespagnols: & eussent voulu s'habiter là maugré eux ils eussent eu quelque raison de les empescher, &e sembler. Mais voila vn gråd pays qui pourroit nourrir quatre fois plus d'habitans qu'il n'y ha: permettez au moins (messieurs les Hespagnols) que les François ayent vos restes, donnez leur en vn petit coing, & souffrez qu'ils le cultiuent. Nous n'en ferons rien. Aymez-vous mieux que ce pays-là demeure en friche, & que les Barbares pourrissent en leur ignorance, plustost que d'apprendre à cognoistre Dieu, & à vivre en quelque ciuilité? Ouy: nous le voulons biē ainsi. Mais puisque vous n'y demeurerez pas, au moins souffrez que d'autres y demeurēt. Nous y demeurerõs, s'il nous plaist. car elle est nostre: mais quant à vous, dõnez vous garde d'y mettre le pied: ou biē si vous l'y mettez, faites quand & quand vne fosse pour vous ietter dedans. Mais quel droit y auez-vous plus que nous? Du plomb & du fer: Le bras & l'espee. Vous ne sauries auoir autre chose de ces furieuses gēs-ici. Et pour tant ie suis d'auis, que quād il reprendra enuie à nos François d'y aller, qu'ils n'oublieēt pas

pas d'y porter leur droict Canon quand & eux, si bien monté & braqué, qu'il n'y manque rien: & de parler si gros à ces gens, qu'ils leur fassent entendre,

*Que toute ceste terre est cõmune aux vaillans,  
Cõme aux poissons glissans les cãpagnes des eaux,  
Et les plaines de l'air sont libres aux oiseaux.*

Mais il y ha encore vn traitt notable, que ils gardent pour la bonne bouche, & duquel ils se seruent non tant pour excuser ce massacre, que pour s'en glorifier comme d'un sacrifice fait à Dieu. Ha, disent-ils, s'ils eussent esté gentilshommes & souldars François, de mesme religion que nous, pensez-vous que nous y eussions procedé si rudement. Non non: nous-nous fussions contentez de leur oster le meilleur & le plus beau, selon la coustume de la guerre, & les renvoyer iollemẽt en France avec vn beau baston blanc en la main: brief de leur faire cõme ils nous font. Nous auons assez esprooué la courtoisie des François, & eux la nostre, à Pauie, à Cerizoles, & en d'autres bons lieux où nous auons eu à demeller ensemble. Nous sauons bien que c'est de faire bonne guerre, & où il la faut faire. Mais de nous amener des Huguenots avec leurs femmes & leurs enfans, pour peupler de la couuee en ce pays que nous auons acquis à la Chrestienté: & qui est-ce qui seroit si fol de l'endurer? Et puis nous auions le mot d'un certain Cardinal, pour de pescher tout cela: aussi bien sa Saincteté vou droit qu'il n'en restat pas la queue d'un ni

en France, ni ailleurs. Ainsi donques tant s'en faut que nous pensions auoir espendu le sang innocent, que nous croyons auoir fait vn œeuure sainct & meritoire, d'auoir presté nos mains au bon vouloir de sa sainteté, pour extirper les ennemis capitaux: comme estans Protecteurs de l'Eglise militante, Cheualiers du sainct Esprit, & Ministres de la saincte & sacree Inquisition de Hespagne.

Voila de grandes raisons, & bien pertinentes, ce semble. Mais ie leur demanderoy volontiers, si ceux qu'ils massacrerent en la Floride n'estoyent pas homme comme eux? Cest mon (diront-ils) ils estoyēt Hōmes, & si y auoit des femmes avec. Adioustez-y encore, Et des petis enfans. Apres ie leur demāderay, Si ces hommes, ces femmes, & ces petis enfans n'estoyent pas Chrestiens? Ils s'arresteront vn peu là auant que de respondre: toutesfois ie croy qu'ils ne diront pas que non. Car chacun fait bien que ceux que on appelle Huguenots en France, disent la Patenostre, & qu'ils croient & confessent le grand & le petit *Credo* tout du long: & qu'ils sont baptisez au nom du Pere du Fils & du sainct Esprit. Or sus, c'est dōc vne chose toute claire que ces gens-la n'estoyent ni Turcs, ni Juifs, ni Payens, mais qu'ils estoyent Chrestiens. Il est vray (ce diront-ils) ils estoyēt voiremēt Chrestiens, mais deuenus Heretiques. Or bien, qu'ainsi soit, ils estoyent donc Hōmes, Chrestiens, & Heretiques.

Quand

Quand ils m'auront accordé tout cela, ie  
 les prieray de me dire, S'il y ha quelque Loy  
 qui permette de tuer les hommes, auât que  
 de les auoir ouis, & auant que d'auoir fait  
 leur proces, quelques coupables qu'ils sem-  
 blent estre? Item ie leur demanderay, s'il y  
 ha quelque Loy qui permette à vn Chrestié  
 de massacrer vn Chrestien, mesme de sang  
 froid, sans que l'autre l'ait offensé? La doctri-  
 ne & la vie de nostre seigneur Iesus Christ  
 chante bien tout le contraire. Car commét  
 permettoit-il d'assaillir les innocens, puis  
 qu'il commande expressément de pardon-  
 ner à ceux qui nous offensent, & luy mesme  
 ha prié pour ses ennemis mortels? Quand  
 tous ces poinçts-la seront vuidez, ie vien-  
 dray au dernier, & leur feray vne question:  
 A sauoir mon si vn Chrestien, qu'on pretend  
 estre deuenu heretique, doit estre massacré  
 sans cognoissance de cause: & où sont les  
 Loix ou les Canons qui permettent cela. Il  
 est bien certain, que les Ordonnances des  
 Empereurs cōmandent que les Heretiques  
 soyent punis: mais elles ne dōnent pas licen-  
 ce à quelques bouchiers ou à des souldars,  
 d'en faire l'execution, auant que les Iuges  
 en ayent cognu. Aussi ne fut-ce iamais cho-  
 se pratiquée en Chrestienté pendant qu'el-  
 le est demeurée en l'obeissance de Verité,  
 (c'est à dire plus de six cens ans durant de-  
 puis l'aduenement de nostre seigneur) de  
 condamner & punir vn Heretique, auât que  
 d'estre examiné par quelques bōs Euesques,

*Cod. lib. 1.  
 tit. 5. de He-  
 ret. & Ma-  
 nich.*

ouy & conuaincu deuant des Iuges competens, fuyuant les Constitutions Imperiales.

Je demande maintenant, si ceux que les Hespagnols ont massacré en la Floride, sous vn faux donner à entendre qu'ils estoient Heretiques, ont iamais esté conuaincus d'heresie, & où, & par qui, & comment? Ha comment, dira quelque Inquisiteur, n'estoient ils pas Lutheriens & Huguenots? Soit. S'en suit-il pour cela qu'ils fussent heretiques? Ce mot d'Huguenot n'est autre chose qu'un sobriquet vulgaire, qui n'emporte, ni erreur en la foy, ni soubson de crime, ni tache de conscience, ni lesion de bonne renommee: mais estre Heretique c'est bien autre chose, & croy que la plus part de ceux qui les condamnent, seroyent bien empeschez de dire que c'est.

Là dessus les Hespagnols & leurs semblables qui ne vuelent pas tant disputer, coupent broche. Et n'est-ce pas assez, disent-ils, que les Papes, les Conciles, & les vniuersitez de Louvain & de Sorbonne ont condamné ceste nouvelle Religion, comme erronee & heretique? qu'en faut-il tant disputer? Il est vray: mais ceux qui l'ont ainsi condamnée, ont failli aux principaux points, sans lesquels ils n'en pouuoient bien iuger. Car quand ils sont entrez dans leur Conclau pour decider de ceste matiere, ils y ont admis ceux qui ne s'y deuoient point trouuer: & en ont exclus ceux qui y deuoient estre. Et qui sont ceux qui y deuoient estre? l'Esprit

prit de Dieu, l'invocation de son nom: Bône conscience. Ceux de partie aduerse, ou pour le moins leurs deputez, pour estre ouis paisiblement en leurs defenses. Ceux-la ni estâs pas, il n'est possible de bien iuger. Car qui est le iuge qui pourra prononcer vne bonne sentence, s'il ne voit quel'vne des parties & condamner l'autre auant que de l'ouir? Il est autant necessaire à vn bon Iuge d'ouir toutes les deux parties, comme d'auoir deux oreilles.

Voila donc ceux qui y deuoyent estre, & qui n'y ont pas esté: parlons maintenant de ceux qui y ont esté, & qui n'y deuoyent pas estre. Il est certain que ceux qui s'assemblent pour conferer de la Religion: voire d'affaires qui concernent simplement la société des hommes, doyuent estre libres, en tant qu'en eux est, de toutes les meschantes affectiions qui empeschent de voir la Verité, & encore plus de la confesser: côme sont Ignorance, Malice, Hypocrisie, Orgueil, Enuie, Auarice, le ventre, desir d'obeir plustost aux hommes qu'à Dieu, & autres telles pestes qui corrompent le iugement des hommes. Tout cela deuoit demeurer dehors: ce pendant toutes ces maudites passions - la, & autres, qui ne valent pas mieux, entrent ordinairement dans les Conclaues de ces Venerables, qui condamnent si legerement ceste Religion, & s'asseient quand & eux. N'est-ce pas bien mal cômencé à eux d'y admettre ce qui doit estre exclus, & de chasser

dehors ce qui doit auoir la premiere voix en Chapitre? comme si vn lieutenant criminel faisoit venir dās son parquet dix ou douze brigans, pour conferer & iuger de leur proces: & en refusoit l'entree à ses Affesfeurs & Conseillers, ou aux vesues de ceux qui auoyent eu la gorge coppee.

Voila donc desia vne lourde faute qu'ils font en entrant dans leurs Conclaves: mais ils font bien encore pis quand ils y sont. C'est à faire à vn bon Iuge, de visiter diligement toutes les pieces d'un proces, auant qu'en donner la sentence: Mais ceux ci font tout le rebours: ils prononcent la sentence, auant que d'entendre bien la cause dont il est question: ou bien s'il l'entendent, & font semblant d'en visiter quelques pieces, ils oublient la principale. La principale piece du proces, qui est entre le Huguenots & entre ceux qui les appellēt Heretiques, & laquelle seule le peut faire gagner ou perdre, c'est la Parole de Dieu. C'est celle-la, selon laquelle les hommes en deuroyent iuger, ou plustost sousscrire au droict Iuge, auquel seul il appartient d'en proprement determiner, & qui ha de claré sa volonte & son Arest en icelle. Mais quand au lieu de ceste Parole-la, qui deuroit regler tous nos Iugemēs, lon viendra supposer l'Autorité d'un hōme, la prescription du tēps, la vieillesse de l'erreur & de la coustume, que peut-on attendre de bon de cela?

Aussi ne faut-il pas esperer, que si ces Messieurs ne font rien qui vaille quand ils entrent

trent en leurs Conciles, ne quand ils y font qu'ils facent mieux quand ils en sortēt. Car apres qu'ils ont formé leurs Decrets & de-cisions magistrales, sans ouir partie, sans co-gnoistre de la cause, il n'est question que de les faire executer avec toute rigueur, & d'y employer mesmes le glaiue temporel sans discretion. De sorte qu'il y ha grand danger, que telles gens ne soyēt du nombre de ceux dont parle le Prophete: *Malediction sur les* *Iere. 23. i.*  
*Pasteurs qui destruisent & dissipent le be-* "  
*stail de ma pasture, dit le Seigneur, &c.* "

Mais ie ne m'apperçoy pas que sans y pen- "  
 ser i'esten ceste matiere plus auant, qu'à l'a-  
 uenture le suiuet le requiert. Et pourtant ie  
 cōclurray ici, que quand il est question de la  
 cōscience & de la vie des hōmes, il y faut pen-  
 ser plus de trois fois: & ne s'auācer pas de iu-  
 ger d'vne matiere sans l'entendre, ni de con-  
 damner les hōmes sans les ouir: moins desgai-  
 ner le glaiue, ou le mettre entre les mains  
 de quelques gens furieux, pour en faire des  
 executions, nō seulement indignes de Chre-  
 stiens, mais de tous hommes capables de  
 sens & de raison, auāt qu'il apparoisse du cri-  
 me. Et sur tout quand il est question du fait  
 de la Religion: où plustost que d'en venir à  
 ces executions sanguinaires, qui sentent leur  
 Goth & leur Vandel à pleine gorge (comme  
 celle dont il est traitté en ce discours) il vau-  
 droit mieux suyure le conseil du Docteur  
 Gamaliel, & suspendre son ingement pour  
 vn temps: ou l'exemple du bon Roy Louis

douzième, qui ne voulut proceder par voye d'execution cōtre ceux de Cabrieres & Merindol, auant que de s'estre informé de leur vie & doctrine, cōbien qu'il fust assez importuné par les Euesques & Cardinaux de son tēps. Et quād il eut entendu cōme ils se gouuernoyēt, & cōme ils prioient Dieu, rāt s'en fallut qu'il les condānast cōme Heretiques, cōme tout le monde les condānoit à credit: ains dit qu'il croyoit que lefdits de Cabrieres & Merindol estoient gēs de bien. Toutefois il n'estoit Lutherien ni Huguenot. Venons maintenant à nostre Histoire.



*Par qui la Floride fut premierement descouuerte, & nommee ainsi. Les voyages de Jean Ponce de Leon, de Ferdinand Soto, & de quelques Moines Hespagnols, en icelle.*

CHAP. II.

**V**āt que d'entrer au discours du poure voyage que firēt les François en la Floride, il est bō de sauoir quel pays c'est, & q fut le premier qui le descouurit. Il faut dōc noter que la Floride est vne coste, ou plustost vne lōgue pōinte de terre de ce grād Cōtinēt de l'Indie Occidentale, du costé qu'il se courbe vers le North: laquelle s'estend comme vne manche, & se iette environ cent lieues en mer deuers Midi: & enha cinquāte de large. Elle est à plus de six cens lieues de la vraye-croix, port de la Nouvelle Hespagne, du costé du Ponēt, deuers le Mi-  
di

di elle ha l'Isle de Cuba, qui n'en est qu'à vingt cinq lieues: deuers le Leuât elle est enuoisinee des Isles de Bahana & des Lucaies, ou Lucoises, qu'on appelle. La pointe de cel le terre demeure par les vingt cinq deuez au deça de l'equinoctial, tirant vers le Pole Arctique, & se va estendant & eslargissant peu à peu vers le Northuest. Pres de celle pointe ou de ce cap, il y ha force Basses, & force petites Isles, qu'on appelle les Isles des Martyrs, du costé du Leuant.

Quât à celui qui la descouurit le premier, *Par qui la Floride fut premierement descouuerte.* Francisque Lopez de Gomara, Historien Hespagnol, en donne l'honneur à vn Hespagnol, nommé Iean Ponce de Leon: & le fait pour verifier vne maxime qu'il tient pour indubitable, & cependant est fausse. *Hist. gen. liu. 2. cha. 1.* A sçauoir que toutes les Indes ont esté descouvertes par les Hespagnols, excepté ce qui fut troué par Christophle Colomb. Car s'uyuant ce que j'en ay discouru au premier chapit. c'est bien chose assuree que ce fut vn Pilote Venitien qui la descouurit l'an 1496. ainsi côme l'atteste vn Gentilhomme Italien, grãd Philosophe & Mathematicien, qui l'auoit ouy de sa propre bouche, & y en auoit encore asses de viuants de ceux qui estoient allez avec luy en ce voyage, qui l'eussent peu desmentir, s'il eust esté autrement. *Aut discours des voyages de l'Espicerie* Voici les propres mots de ce Gentilhomme, qu'il dit à quelques seigneurs de Venise sur le propos des voyages de l'Espicerie.

Ne sauezvous poit, dit-il, à ce propos d'aller

,, trouuer l'Indie Orientale par le vent de  
 ,, Northuest, ce q̄ fit vn de vostre Cité de Ve-  
 ,, nise, qui est si expert au fait de la nauigation  
 ,, & de la Cosmographie, qu'il n'ha point pour  
 ,, le iourd'huy en Hespagne son pareil. Auf-  
 ,, si sa suffisance l'ha tellement auancé, que le  
 ,, Roy luy ha donné la superintendance de  
 ,, tous les Pilotes qui nauigent en l'Indie Oc-  
 ,, cidentale: de sorte qu'ils ne peuuent y aller,  
 ,, ni se meller de cest art-la sans sa licence. A  
 ,, raison dequoy ils l'appellent Le grand Pilot  
 ,, te. C'est le seigneur Sebastien Gaboto, que  
 ,, ie fu voir il y ha quelques annees, que i'estoy  
 ,, à Seuille: & le trouuay personnage fort ac-  
 ,, cort & de bonne grace. Il me fit la plus grād  
 ,, careffe du monde, & me monstra plusieurs  
 ,, singularitez qu'il auoit: & entre autres vne  
 ,, grande Mappemonde, où estoient marquées  
 ,, & escrites toutes les nauigations particu-  
 ,, lieres tāt des Portugais que des Castellains.  
 ,, Et me conta, que son pere estāt parti de Ve-  
 ,, nise, s'estoit allé tenir en Angleterre, pour  
 ,, y faire train de marchandise, & qu'il l'auoit  
 ,, mené quand & soy iusqu'à Londres, & qu'il  
 ,, estoit lors encor bien ieune: touteffois non  
 ,, pas tant, qu'il n'eust desia estudié aux lettres  
 ,, humaines, & en la Spere. Au reste que son  
 ,, dit pere mourut enuiron le temps que les  
 ,, nouvelles vindrent, que Christophle Co-  
 ,, lomb auoit descouuert la coste des Indes:  
 ,, & ne se parloit d'autre chose à la Cour du  
 ,, Roy Henri septiesme qui regnoit lors en An-  
 ,, gleterre: & disoit-on que c'estoit vne inuen-  
 tion

tion plustost diuine que hunmaine d'auoir  
 feu trouuer le moyen d'aller par le Ponant  
 en Leuant. Ce bruit du seigneur Colomb  
 m'enflâma tellement le cœur, que ie delibe-  
 ray de faire aussi quelque chose signallee, &  
 dont il fust parlé à iamais. Et sachant par la  
 raison du tour de la Sphere, qu'en prenant  
 ma route droit vers le Northuest, i'accour-  
 ciroye de beaucoup le chemin pour aller  
 aux Indes de Leuât. ie resolu de le faire en-  
 tendreau Roy, & le fi. Le Roy Henri en fut  
 le plus content du monde: & me fit equip-  
 per deux Carauelles à ses despens. Je parti  
 d'Angleterre l'an mil quatre cens nonante  
 six, sur le commencement de l'esté, & si voi-  
 le vers Northuest, pensant de ne trouuer ter-  
 re du monde que ie ne fusse à la coste de Ca-  
 tay, & de là baisser vers l'Indie. Mais au  
 bout de quelques iours de là ie me trouuay  
 bien loin de mon conte, & bien pres d'vne  
 terre, qui suiuoit la Tramontane. Si vous vi-  
 stes iamais homme bien fasché, ce fut moy.  
 Nonobstant ie ne laisse pas d'aller, & mon-  
 ter le lóg de la coste vers le North, pour voir  
 si ie trouueroye point quelque Golfe qui  
 tournast vers le Northuest, iusqu'à ce que ie  
 fu à cinquante six degrez de nostre Pole. E-  
 stant là, ie vi que la coste s'alloit baissant &  
 se tournant vers l'Est: de sorte que lors ie  
 perdi toute esperâce de trouuer quelque e-  
 stroit ou passage de ce costé-là: & commen-  
 çay à relascher pour recognoistre encore la  
 coste deuers l'Equinoctial, en intétion tous

„ iours d'y trouuer quelque ouuerture pour  
 „ trauffer aux Indes. Et la suiui si longue-  
 „ ment, que ie vin iusqu'à celle terre, qu'on ap-  
 „ pelle aujourd'hui la Floride. Ie ne passay  
 „ point plus auant, parce que nos viures ac-  
 „ courfissoyent desia fort: & m'en retournay  
 „ de là en Angleterre.

Ce fut donc ce Gaboto, qui descouurit  
 le premier la Floride, pour le Roy d'Angle-  
 terre: de sorte que les Anglois y ont plus de  
 droit que les Hespagnols, si pour auoir  
 droit sur vn pays il suffit de l'auoir veu le  
 premier. Au reste ce voyage-la donna si grand  
 bruit à Gaboto, qu'estant de retour en An-  
 gleterre, & l'ayant trouuee toute pleine de  
 troubles & de guerres, il se retira en Hesp-  
 gne, là où il fut tres-bien recueilli par les  
 Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle,  
 qui luy firent esquipper des vaisseaux, & le  
 enuoyerent descouurer le long de la coste  
 du Bresil. Il y fut, & cingla iusqu'à la grande  
 riuiere de la Platte, où il entra, & nauiga con-  
 tremont ce bras de mer bien l'espace de six  
 cens lieues: pensant que ce fust quelque es-  
 troit & quelque encouleure de mer, qui le  
 menast de l'autre costé, & luy donnast pas-  
 sage pour aller aux Indes Orientales.

Le premier qui y alla apres luy (au moins  
 que lon sache) ce fut vn Ican Pôce de Leon.  
 Ce Iean Ponce estoit Adelantado (c'est à di-  
 re Gouverneur) de l'Isle de Borichen, qu'on  
 appelle aujourd'hui l'Isle saint Iean du  
 port-riche: qu'il auoit conquis & pacifié.

& auoit fait emmener prisonnier en Espagne vn Iean Zeron & Michel Diaz, qui estoient deux officiers du Royen ceste mesme Isle, à cause de leurs concussions & mauuais deportemens. Ces deux firent tant moyenant la faueur de l'Amiral don Diego Colomb, fils de l'Amiral Christophle, qu'ils furent reintegrez & remis par le Roy en leur office: & si apporterent quand & eux lettres Royaux à l'Amiral, par lesquelles il luy estoit permis de mettre tels Officiers en l'Isle sainct Iean que bon luy sembleroit. Aussi tost que Iea Pōce eut entēdu ces nouuelles, il se dōta bien qu'il ne faudroit point d'estre osté de là, à la poursuite de ses ennemis. De sorte qu'il delibera de les preuenir, & de aller conquerir quelque nouveau pays. Il equippa deux Carauelles à ses despens, & partant de Borichen l'an 1512. prit la route du North: & au bout de quelques iours descouurit les Isles de Bimini, lesquelles sont au delà de l'Isle de Cuba, tirant vers le North.

Au mesme temps il courut vn bruit par ce pays-la, qu'il y auoit certaine fontaine en l'Isle Boiuque, qui faisoit reieunir les gens: & ie croy que les Indiens auoyent semé ce bruit-la pour se moquer des Chrestiens, qui furent bien fols de le croire: & y en eut assez qui prindrent de la peine à chercher ceste belle Fontaine de iouence. Entre autres le Capitaine Iean Pōce fut plus de six mois apres, errant & tracassant d'Isle en Isle: & si n'en deuint pas plus ieune pour cela, hors

*Fontaine  
de iouence  
ce.*

mis de sens & entendement. Toutefois en ce voyage-la il descouvrit vne pointe de terre ferme, à laquelle il mit nom, la Floride, à cause qu'il y estoit abordé le propre iour de Pasques flories, qu'on appelle. Mais pour lors il n'y fit autre chose, que saluer & baiser ceste terre: & s'en retourna en son Isle de saint Iean, en intention d'y dresser vn equipage pour conquerir la Floride, où il esperoit trouver de grans biens, & d'y fonder quelque estat florissant: mais il se trompa.

Il avoit desia beaucoup despédu à equipper vne flotte à ses despens: toutefois il se resolut de poursuiure, & faire voile en Espagne pour demander la cōqueste & le gouvernement de ce pays tout neuf. Quand il y fut, il fit vne partie de ce qu'il voulut. Il presenta au Roy Catholique vn Discours de ce qu'il avoit descouvert: il obtint de luy le titre d'Adelantado de Bimini & la conqueste de la Floride, en cōsideration des bōs services qu'il avoit faits, & moyennant la faueur de son maistre le grand Commandeur de Calatraua Pierre Nuguez de Guzman, gouverneur de l'Infant dom Fernand, qui fut depuis Roy des Romains. Mais l'issue ne fut pas telle que les cōmencemēs, & commença son malheur avant que iamais il fust arriue en la Floride. Car lors qu'il estoit encore en Espagne, il venoit tous les iours nouvelles en Cour, cōme les Caribes ou Canibales (qui habitent les Isles de Marigalanté, de Guadalupé, la Desiata, la Domenica, Matitino, Todos-los

Todos-los Sâtos, l'Antiqua, la Barbata, l'Anegada, l'Aguglia, Sombrero, San-Christoval, la Gratiola, & autres qui sont en ce quartier-la) brauoyent tous ceux qui s'approchoient de leur riuage, & leur tiroient vne infinité de fleches. Iean Ponce estoit lors à la poursuite de son Estat d'Adelantado, & luy eschappa de dire que s'il plaisoit au Roy de luy faire équiper & armer quelques vasseaux, il esperoit en bref de deffaire tous les Sauvages, & d'en nettoyer le pays. Le Roy le prit au mot, & luy fit dōner deux Caruelles fournies de gens & de munitiōs, & luy commanda d'aller contre les Caribes auât que de se retirer en son gouuernemēt. Ils'y en alla l'an mil cinq cēs quinze, & la premiere terre où il aborda, ce fut l'Isle de Guadalupé. Aussi tost que les Sauvages descouurirent de loin ces nauires d'Hespagne, ils se vont tapir dans vn bois assez pres du riuage avec leurs arcs bien entoisez: en attendant les Hespagnols de pied coy. Et ne se monstrerent point, iusqu'à ce qu'ils virent, que le Capitaine eut mis pied à terre avec quelques compagnons. Car Iean Ponce, estant venu mouiller l'ancre à la rade d'vne riuere, fit entrer vne barque par l'emboucheure, pour aller prendre de l'eau douce, & fit descendre quelques femmes au bord de la riuere, pour y lauer le linge sale des nauires. Luy-mesme estoit en la compagnie, & ne se doutoit point de ceste embuscade. Cependant voici ces archers sauvages qui sortent

de leurs cachettes, quand ils apperceurent que les Hespagnols estoient assez loin du riuage, & les enuoloppent par deuant & par derriere. Les poures lauandieres furent attrapees les premieres, & y demurerent aussi la plus part de ceux qui leur faisoient escorte. Le Capitaine mesme eut vn coup de fleche, & n'eut plus grand haste que de regagner la barque luy deuxiesme. Ceux des Carauelles qui estoient demeurez à la rade, virerent puis apres come ces Sauvages rostittoient sur le *Barbaroës* (ils appellent ainsi leurs grilles) les femmes, & les cōpagnons, qu'ils auoyent lardez, & en faisoient de belles carbonades.

Le Capitaine Iean Ponce ayant rencontré si mal pour le commencement, vid bien qu'il y auoit bien à dire entre se vanter d'une chose entre les verres & les treteaux, & la mettre en execution. Toutefois si ne fallut-il pas ietter le manche apres la coignée. Quant à luy, il prit la route de saint Iean avec l'une des Carauelles. L'autre s'en retourna en Hespagne, porter les nouvelles comme les Sauvages estoient aussi prests de manger des Hespagnols que iamais, si on vouloit leur en enuoyer. Cependant le Capitaine Iean Ponce amassa soudars, dresse vn equipage à S. Iean, fait de grās despès pour aller prendre possession de son nouveau gouuernement, & vèd la peau, come on dit, auant qu'il eust pris l'Ours. Mais à grand peine eut-il pris terre à la Floride que voici venir vne grosse troupe de Sauvages mal auisez, les-

quels au lieu de caresser monsieur le gou- *Jean Pon-*  
 verneur (cōme ils deuoyent) le receurent à *ce est tue*  
 grans coups de fiesche, & le tuerent avec la *en la Flo-*  
 plus part de ceux qu'il y auoit menez. Il est *ride.*  
 vray qu'il n'en mourut pas sur le champ: car  
 il eut encor le loisir de se faire porter en l'is-  
 le de Cuba, là où il deceda. De forte qu'il ne  
 peut prendre possession de la Floride ni en  
 sa vieni en sa mort. Voila cōme la Floride  
 fut dez-lors remarquee & estrenee du sang  
 des Hespagnols, & nommeemēt du premier  
 Hespagnol qui l'auoit descouuerte, & luy a-  
 uoit donnē ce nom-la.

Depuis les Hespagnols furēt long temps,  
 qu'ils n'y oferent aller, pour le mauuais  
 bruit qui en couroit, & pource qu'il n'y a-  
 uoit à gagner que des coups. Toutefois en  
 fin il y eut vn Ferdinand de Sotto, qui auoit  
 esté vn des Capitaine de François Pizarre à  
 la conqueste du Perou. & auoit bien fait ses  
 besongnes à la prise du Roy Attabaliba. Ce-  
 stui-ci pensant que la Floride fust de mesme  
 le Perou, en demanda la conqueste à l'Empe-  
 reur, & l'obtint. Il s'y en alla enuiron l'an mil  
 cinq cens trente quatre, avec vne flotte de  
 cinq cens Hespagnols, bien en ordre: mais  
 n'ayant autre chose en sa teste que des mi-  
 nes d'or, il s'amusa à en chercher ça & là, sans  
 se soucier de bastir & peupler quelque ville  
 sur la coste de la mer. Et voyāt qu'il ne trou-  
 uoit pas ce qu'il cherchoit, il se mit à tour-  
 mēter & gehēner les petits Seigneurs de ce  
 pays-la, quand il en pouuoit prendre, pour

leur faire confesser où ils fauoient de l'or. Finalement apres s'estre donné prou peine à luy & aux autres, il monrut là au bout de cinq ans, & presque tous ceux qu'il y auoit menez.

Après la mort de Ferdinand de Sotto, la Cour estant à Valledolid, l'an mil cinq cens quarâte quatre, quelques gentilshōmes demanderent congé d'y aller pour la conquerir. Entre autres vn Iuliē de Samano & Pierre d'Ahumada. Mais ne l'Empereur qui estoit lors en Alemagne, ne son fils le Prince d'Espagne dom Philippe, ne la voulurent donner à personne: parce que le Conseil des Indes n'en estoit pas d'auis, & trouuoit meilleur que l'on y enuoyast quelques Religieux pour prescher ces Sauvages, que des Capitaines & des soudars pour les faire deuenir Chrestiens à coups de halbarde.

*Gom. liii.  
2. chap. 45.  
de l'Hist.  
gener.*

Aussi fut ce enuiron ce temps-la qu'il y eut des Moines qui reuindrent des Indes & preschoyent par toute l'Espagne, que lon auoit grand tort de mastiner ainsi les Indiens, de les prendre esclaués, d'enuoyer des soudars aux Indes, qui pilloyent, tuoyent, rauageoyent tout, comme en pays de conqueste. Aux lieu que ces pources Barbares pourroyēt venir à la cognoissance de Dieu, qui les prescheroit en leur langue. Cela fut cause, qu'on enuoya des Prescheurs à la Floride & ailleurs: Il y eust vn frere Loys Canuel de Baluastre, qui s'offrit de passer en la Floride, avec quatre autres Iacopins, qui de  
noyent

noyent conuertir tout ce pays-la aufsi tost qu'ils y seroyent arriuez. Ils partirent d'Espagne l'an mil cinq cens quarante neuf, & arriuez qu'ils furent là: frere Louis mēt' pied à terre avec ses quatre compagnons. Et au lieu que les Capitaines de marine & les gouuerneurs Hespagnols auoyent accoustumé de saluer ces pays-la à coups d'artillerie pour effroyer les Sauvages, ceux-ci s'approcherent tout bellement du riuage sans sonner mot, n'ayans autres armes que de belles croix rouges en la main. Les Sauvages ne faillent point de se trouuer là de bonne heure & en bonne troupe: mais ce n'estoit pas pour ouir le sermon. De sorte que quād frere Louis commença à les prescher, ils ne le daignerent escouter: ains siffians & hurlans à leur mode, chargerent dessus à grans coups d'espee de bois & de massue, dont ils frappoyent comme des sourds. Brief ils exploiterent si bien, que de cinq Moines que ils estoyent, ils en assommerent les trois, & autant de mariniers. Les autres deux Iacopins gagnerent au pied, & se sauuerent dās leur nauire, aimans mieux (comme lon dit) se garder encor pour Confesseurs, que d'estre Martyrs de si bonne heure.

Il y eut depuis vn ieune homme ( qui auoit esté autrefois laquay de feu Ferdinand de Sotto, & auoit tousiours demeuré là depuis la mort de son maistre ) lequel se sauua dans le nauire Hespagnol, & leur conta comme les Sauvages auoyent escorché ces po-

ures Moines qu'ils auoyent tuez, & en auoyent pendu la peau & le cuir de la teste avec la couronne & tout, dans leur tēple. Les autres qui n'estoyēt pas marris d'estre encor dans leur peau, furent plus aises d'ouir les nouvelles que d'en faire l'expēriēce: & quād ils furent de retour, ils dirēt fort bien pour leur descharge au General de leur ordre, que ces Sauvages de la Floride estoyent pires qu'Heretiques, parce qu'ils ne faisoyēt poit de conscience de manger de la chair en Karesme, voire de la chair d'vn Religieux. Item qu'ils estoyent trop lourds pour apprendre l'Espagnol, & trop rudes pour enseigner leur langage. Outre cela que c'estoyent gens de si peu de ciuilité, qu'ils ne portoyēt non plus de respect à vn Moine qu'à vne bestesauuage: & de fort maunaise grace, parce qu'ils frappoyent deuant que parler. Et qu'au reste ils estimoyent que les peaux y fussent fort cheres, sur tout les peaux de Moine, parce que tout le monde estoit couru sur eux pour en auoir, & qu'ils auoyent eu prou d'affaire à sauuer les leurs. Au reste qu'ils n'auoyent gueres veu gens qui pratiquassent plus volontiers le commun proverbe, ne qui fissent plus large couroye du cuir d'autrui, que ceux-la. Quāt au pays, que ils n'y estoyent pas entrez trop auāt: mais au demeurant de ce qu'il en auoyent veu, qu'ils ne l'auoyent pas trouuē si bon ne si fertile, comme lon disoit, parce qu'il ni croissoit que des coups. Toutefois qui auroit enuie  
d'estre

d'estre biē tost Martyr, & despouiller sa mauuaise peau pour entrer en gloire, qu'il ne falloit qu'aller là.

Depuis ce temps-la les Hespagnols n'y frequenterent pas fort, tant à l'occasion de cela, comme aussi pource que ce pays-la n'auoit pas le bruit d'estre fort riche en mines d'or, ou autres singularitez qui valussent la peine d'y aller.



¶ *Raison du nom de la Floride. Quelques voyages des François en icelle.*

CHAP. III.

**Q**uant à nos François, il y ha plus de soixante & douze ans qu'ils ont descouuert la coste des Molues, qu'on appelle communement *Bacralaos*, (à cause que ceux du pays appellent ainsi ce poisson-la) laquelle est enuiron à la hauteur de France. Elle fut premieremēt descouuerte enuiron l'an 1504. par les Normans & les Bretons, qui y vont pescher tous les ans : à raison de quoy le Cap, où la Terre neuue commence à se tourner du North à l'Ouest (qui est enuiron à 800. lieues de Diepe) s'appelle le Cap des Bretons. Quant à la coste qui est depuis le Cap des Bretons iusques à la Floride, laquelle dure enuiron 700. lieues) elle fut descouuerte l'an 1524. par vn grād Pilote Florétin nômé Jean de Verrazano, qui y fut diuers voyages au nom du grand Roy François & de madame la Regēte. C'estoit vn

homme fort expert au fait de la Nauigation, & auoit delibere, moyennant la faueur & liberalité du Roy François. de descouurer toute ceste partie de ce Continent des Indes iusques sous le Pole, non seulement en suyuant le long de la coste, mais mesmes en penetrant le plus auant qu'il luy seroit possible au dedans des terres. Et quand & quād de persuader au Roy, d'enuoyer là des gens pour habiter en quelques endroits de la coste, où l'air est ausi temperé, & le terroir aussi fertile qu'on sauroit desirer: avec fort belles riuieres & fort beaux ports de mer: si grās & si capables qu'il n'y ha flotte de nauires qui ne peult renger aisement dedās. Mais ce gētil Capitaine de Marine, au dernier voyage qu'il fit, ainsi comme il pensoit mettre pied à terre avec quelques compagnons du nauire, il fut tué & mangé par les Sauuages.

André Theuet, en dit bien dauantage. Il est vray que ie ne m'en suis point encore serui, à cause des grandes vanitez & niaiseries, que lon trouue en cest Auteur-la, & mesme ment vne lourde ignorance en l'Histoire & en la Coimographie avec, dont il fait profession. Car sans aller rechercher curieusement pour le present toutes les fautes qui sont dans sa Cosmographie Vniuerselle, ie me cōtenteray d'en remarquer ici quelques vnes qui seruent à ce propos. Au premier ch. du vingttroisiesme liure de sa Cosmographie où il descrit la Floride, il conte entre les prouinces de la Floride, les pays de Pami-

ro, des Auanares, des Aibardaos, Apalachen, Anté, Xamo, & cependant c'est bien chose asseurée suyuant toutes les Cartes marines, & le raport de ceux qui y ont voyagé à meilleures enseignes que Theuet, que Pamiro est à plus de cinq cens lieues de la Floride. Au quatorziesme chapitre du vingtdeuxiesme liure il conte Vicaragua & Iuraton entre les prouinces du Peru, qui est vne asnerie toute manifeste. Il y en a bien d'autres, que ie remarqueray à loisir quelque iour, Dieu aidant.

Quant à l'Histoire il ne fait que le cerf de mentir & en ce qu'il ha veu & en ce qu'il ha ouy dire, côme quand il escrit au vingt troisieme liure de sa Cosmographie chapitre sezieme, Que François Pizarre perdit ses nauires chargees du butin des Rois & Seigneurs Mexiquain, lors qu'il prenoit la fuite pour euiter la fureur du seigneur de Mendoza, & autres seigneurs Hespagnols enuoyez de l'Empereur Charles le quint, pour ouir les plaintes, & faire iustice dudit Pizarre & autres de sa fuite. Ce qui fut executé avec le temps. Car estant auerti des complots & entreprises d'auoir voulu s'impatriiser, sans recognoistre ne Roy ne roc, fut condamné d'auoir la teste trenchée: ce qui fut fait. Voila les propres termes de ce passage-la, où il y ha autant de fautes & de men songes que de mots. Car premieremēt quād il dit que Pizarre s'enfuiot du pays de Mexico, cela est faux. Chacun sait que Pizarre

n'alla point conquerir en Mexico, mais au Royaume du Peru, qui en est à plus de douze cens lieues. Apres quand il dit que Men-  
doze fut enuoyé pour iusticier Pizarre, cela est faux aussi. Car dom Antoine de Mendoz fut enuoye en Mexico en titre de Vice-roy, du temps du Cortez. Il est vray qu'il fut bien enuoié depuis pour gouverner le Peru: mais ce fut plus de dix ans apres la mort de François Pizarre, & lors qu'il n'y auoit pas vn des Pizarres qui portast les armes au Peru. I-té quand il dit, que François Pizarre fut condamné à auoir la teste trenchée, il monstre bien qu'il n'ha iamais mis le nez dans les Histoires d'Espagne, ou qu'il veut demen-  
mentir tout le monde. Car les petits en-  
fans sauent que François Pizarre fut tué à Lima en sa maison par le moyen de quel-  
ques coniuerez qui tenoient le parti d'Al-  
magro: & que depuis Gonzalle Pizarre son frere fut executé par le commandement du President Pierre de la Gasca cōme lon peut voir au troisieme liure de la presente Histo-  
re. Voila l'ignorance impudente de The-  
uet: qui eust mieux fait d'apprendre des au-  
tres, & confesser iagenuement de qui il tient ce qu'il dit, que de mentir si euident-  
ment en Moine effronté, & cependant fai-  
re accroire qu'il ha esté par tout, & qu'il n'ha point voulu glenner sur les moissons d'autrui.

Toutefois quoy qu'il soit tel, si est-ce que ie reciteray ici simplement ce qu'il dit  
de

de la Floride, & luy feray plus d'honneur qu'il n'ha fait aux autres. En premier lieu ie approuue ce qu'il dit de l'etymologie du nom de la Floride: A sauoir qu'elle ne fut pas seulement nommee ainsi à cause que le Capitaine Iean Ponce y arriua le iour de Pasques flories: mais que l'apparence & face de ceste terre-la fut la principale cause que ce nom-la luy fut donné. Car toute la terre voisine de ces pays-la, dit-il, est tellement chargée d'herbes & de fleurs, & la mer semblablement, que quelque profonde que elle soit si diroit-on que c'est vn pré le plus beau & verdoyant que lon voye ici durant le Prim-tems: & l'ayans veue estre telle tant les nostres qu'autres del'Europe, l'appellerent Floride, approchans plus du nom Latin que de celui qui est familier à chacune nation. Au lieu que parauant elles s'appelloit *Iaquaza* par les habitans & Sauvages du pays, &c.

D'où les Floride ont pris son nom.

Après venant à parler des François qui la descouurerent du temps du Roy François premier, & long temps auparauât: & commencerent dès-lors à adoucir le Sauvage & l'attirer à leur alliance: voici ce qu'il adiouste: Mesmes Iean Verazze Florentin (c'est ce Verrazzano duquel i'ay parlé n'agueres) le dixseptiesme de Mars, l'an 1524. partit de Dieppe par le commandement du Roy François: lequel costoya toute la Floride iusques au trentequatriesme degré de hauteur, & troiscens de largeur, & illustra toute ceste

„ coste, & y mit quelque nombre de peuple  
 „ pour la cultiuier, lesquels à la fin furent oc-  
 „ cis & massacrez par ce peuple barbare. Lors  
 „ l'Espagnol ni le Portugais n'y auoyent fait  
 „ attainte. Et vn peu plus bas.

„ Pour retourner à nostre pointe de la Flo-  
 „ ride le peuple y est tout tel qu'au plat pays,  
 „ sauf qu'il n'est du tout si cruel, & à tout le  
 „ moins plus sot & plus simple. Ils sont de cou-  
 „ leur oliuaistre, de grande corporance & bien  
 „ proportionnez, & vestus en tout temps de  
 „ peaux de bestes, tant hommes que femmes.  
 „ La plus part desquels sont peints par le  
 „ corps, par les bras & par les cuisses, de fort  
 „ beaux compartiments qui ne se peuuent ia-  
 „ mais oster, à cause qu'ils sont picquez dans  
 „ la chair. Ils sont grans dissimulateurs & trai-  
 „ stres, vaillans neantmoins de leurs person-  
 „ nes, & qui combattent fort bien. Ils n'ont  
 „ autres armes que l'arc & les fleches, la cor-  
 „ de desquels ils font de boyau & cuir de Cerf:  
 „ aussi bien accoustrees & d'aussi differentes  
 „ couleurs que lon sauroit faire en France: &  
 „ ferrent leurs fleches de dents de poisson, &  
 „ de pierres, qu'ils accoustrent fort propre-  
 „ ment. Ils font exercer les ieunes hommes à  
 „ bien courir & tirer de l'arc, & mettent vn  
 „ prix entre eux, lequel est donné à celui qui  
 „ ha l'halaine plus longue. Ils prennent aussi  
 „ grand plaisir à la chaffe & à la pescherie.

„ Les Rois du pays se font fort la guerre  
 „ les vns aux autres, laquelle ne se mene que  
 „ par surprinses: & tuent tous les hommes  
 „ qu'ils

qu'ils peuuent prendre, puis apres leur arra-  
 chent la teste pour auoir leur cheuelure,  
 laquelle ils emportent pour en faire vn  
 triomphe en leurs maisons. Toutelfois ils  
 sauuent les femmes & les enfans, qu'ils nou-  
 rissent & tiennent tousiours avec eux. Estans  
 de retour de la guerre, ils font assembler  
 tous leurs suiets, & de grãd ioye qu'ils ont,  
 ils sont trois iours & trois nuits à chanter,  
 à danser & à faire bonne chere. Mesmes ils  
 font danser les plus anciennes femmes du  
 pays, tenans les cheuelures de leurs ennemis  
 en la main: & en dansant chantent louanges  
 au Soleil, luy attribuans l'honneur de la vi-  
 etoire. Aussi n'ont-ils cognoissance de Dieu,  
 ni de religion aucune, sinon de ce qui leur  
 apparroist, comme le Soleil & la Lune.

*Religion  
de ceux de  
la Floride*

Ils ont des Prestres qu'ils nomment *Iar-*  
*uays*, ausquels ils adioustent du tout foy, par  
 ce qu'ils sont grans Magiciens, Deuins &  
 inuocateurs de Diables, & lesquels leur ser-  
 uent de Medecins & de Chirurgiens, d'au-  
 tant qu'ils portent tousiours avec eux vn  
 sac plein d'herbes, & de drogues pour mede-  
 ciner les malades. Ils sont fort suiets aux fem-  
 mes & aux filles, qu'ils appellent filles du So-  
 leil: & la plus part d'eux sont Sodomites. Il  
 est permis aux Rois d'auoir deux ou trois  
 femmes: touteffois il n'y ha que la premiere  
 honoree & recongnue pour Roync: les en-  
 fans de laquelle heritent seuls du bien, & au-  
 torité du pere. Les femmes font tout le mes-  
 nage, avec lesquelles ils n'habitent point de

*Mariages  
des Floris-  
dains.*

„ puis qu'elles sont grosses, ni ne mangent de  
 „ aucune viande qu'elles ayent touché, pen-  
 „ dant qu'elles ont leurs fleurs.  
 „ Quand ils vont à la guerre, leur Roy, que  
 „ ils nomment *Paracoussi*, autre *Paraoussi*,  
 „ marche le premier avec vn baston en vne  
 „ main, & son arc en l'autre, avec son carquois  
 „ garni de fleches, & est suiui de ses gens, aussi  
 „ garnis de leurs arcs & fleches: lequel au pa-  
 „ raut que partir s'assied en vne Frescade,  
 „ enuironné des Roys qui luy tiennent compa-  
 „ gnie en ceste expedition. Ce fait, iettant la  
 „ veue au Ciel se met à discourir de plusieurs  
 „ choses, & animer les suiets à bien & vaillam-  
 „ mēt combatre, leur mettant deuant les yeux  
 „ l'honneur qu'ils acquerront, si vne fois ils  
 „ rapportent la victoire de leur ennemi: & au-  
 „ cōtraire la hōte que ce leur sera, s'ils sont def-  
 „ faits: & menaçāt avec vn regard furi eux que  
 „ il iette la part que sont ses ennemis, donne à  
 „ cognoistre à ses suiets l'enuie qu'il ha de les  
 „ suppediter, & faisant tels discours iette sou-  
 „ uent la veue en haut, requerant le Soleil de  
 „ luy donner victoire de sesdits aduersaires.  
 „ Ce qu'ayant fait l'espacement de demie-heu-  
 „ re, il verse avec la main vne portion de l'eau  
 „ qui luy est apportee dans vn vaisseau, sur  
 „ les testes des *Paracoussis* qui l'enuironnent:  
 „ & le reste il le iette comme par furie & par  
 „ despit dans vn feu, qui est là préparé tout  
 „ expres. Ce faisant il s'escrie par trois fois,  
 „ nommāt le nom de son ennemi: ce que font  
 „ aussi apres tous ceux qui le suyent. Ceste  
 „ ceremonie

ceremonie, à ce que i'en ay peu entendre, ne signifie autre chose, sinon qu'il supplie le Soleil, luy ottroyer victoire heroique, qu'il puisse espendre le sang de ses ennemis comme il ha respandu ceste eau à son plaisir: dauantage que les *Paracouffis*, arrousez de partie de ceste eau, puissent retourner avec les bestes de leurs ennemis: qui est le seul & souuerain triomphe de leurs victoires.

Que s'il est question de combatre ils font de grands cris & de grandes exclamations, & n'oseroit le Roy bouger, que la bataille ne soit finie: Car s'il estoit si fol que de s'enfuir, voyant les siens les plus foibles, ce seroit fait de luy, & ne faudroyent de le massacrer. Si d'aduenture ils obtiennent la victoire, ils prennent les testes de leurs ennemis morts & leur coupent tout le tour de leurs cheueux avec vne partie du test: & ce fait se retirent rendant graces au Soleil, & chantant ses merueilles. Dauantage ils enuoyent deuant vn Messager en leurs maisons annoncer la victoire à ceux qui sont demeurez pour la garde d'icelles, lesquels incontinent se prennent à plourer: mais la nuit venue, ils ne cessent de danser & faire mille esbatemens en l'honneur de la feste.

Le *Paracouffi* estant arriué en sa maison, fait planter deuant sa porte, tous les cheueux de ses ennemis, & les fait enuirôner de branches de Laurier: & lors commencent les

» pleurs & gemiffemens, lesquels, la nuit ve-  
 » nue, font conuertis en dances & plaisirs. Les  
 » maritimes se contentent d'occir leurs enne-  
 » mis sans les manger: là où ceux qui sont bien  
 » auant en terre ferme les mangent apres les  
 » auoir sacrifiez à leurs Idoles, estâs idolatres.  
 » Là où les voisins de la mer non pas tous en  
 » general, adorent le Soleil, sans luy dresser  
 » aucun Autel & sans luy faire sacrifice.

» Ils sont de grande corpulence, & viuent  
 » vn long temps, & y en ha tel qui se trouuera  
 » auoir cent cinquante ans pour le moins. Et  
 » de ce me sera tesmoin le Capitaine Laudu-  
 » niere, lequel l'an mil cinq cens soixante qua-  
 » tre par le commandement du Roy Charles  
 » dernier decedé fit le voyage de la Floride  
 » pour la derniere fois, où il fit bastir le fort de

*Fort de la  
 Caroline.*

dudit Roy. Estant donques en ce pays, &  
 » descourât les terres circonuoisines de son  
 » fort, arriua pres d'une montagne de moyen-  
 » ne hauteur: le long de laquelle il mit pied  
 » à terre, & s'estant quelque peu reposé, che-  
 » mina avec aucuns de sa troupe quelque es-  
 » pace de temps par les bois, & tant qu'ils ar-  
 » riuerent à vne lonchee marefcageuse. Là où  
 » se trouuans recreus du chemin, ils se mirent  
 » à l'ombrage d'un grand Laurier, pour se ra-  
 » freschir vn peu, & refoudre quelque poinct  
 » d'entreprise.

» Alors ils descouurent cinq barbares de  
 » ce pays-la, demi cachez dans les bois, qui ne  
 » se monstroyent point trop asseurez de nos

François,

Frāçois, lesquels les saluerēt en leur lāgage “  
 difans, *Antipola Bonnasou*: à fin qu'oyans tel “  
 lāgage ils approchassent plus seurement, ce “  
 qu'ils firēt aussi tost. Mais d'autant q'on se “  
 apperçeut, que les quatre derniers portoyēt “  
 le derriere de la peau, dont le premier estoit “  
 reuestu: ils se douterent qu'il estoit quelque *Candariā* “  
 chose plus que les autres: ioint qu'ils le nom *res de la* “  
 moyent *Paraousti*. Parquoy quelques vns de *Floride.* “  
 la compagnie luy allerent au deuat, lesquels “  
 en le caressant luy monstrerent leur Capitai “  
 ne: auquel ils auoyent fait vne frescade de “  
 Lauriers & de Palmiers à la mode du pays, “  
 à fin que par tels signes ils cognussent que “  
 les François auoyent autrefois hanté avec “  
 de leurs semblables. “

Ce *Paraousti* estant approché dudit Ca- “  
 pitaine, luy commença vne assez longue ha- “  
 rengue, qui ne tendoit à autre fin, sinon que “  
 il supplioit les François affectueusement de “  
 aller voir sa demeure & ses parens. Ce que “  
 luy estant accordé par lesdits François, il “  
 dōna audit capit. Lauduniere pour gage de “  
 plus grande amitié la peau mesme dont il e- “  
 stoit vestu: & ce fait, le prit par la main, s'a- “  
 cheminant droit aux marescages, au trauers “  
 desquels le *Paraousti* & ledit Capitaine avec “  
 quelques Frāçois furēt portez sur les espau- “  
 les de ces Sauuages: & les autres qui ne peu- “  
 rent passer, à cause des fanges & des boues, “  
 allerent par dedans les bois, & suyirent vn “  
 petit sentir estroit, qui les guida iusqu'à ce “  
 qu'ils fussent rēdus à la demeure du *PARAOU-* “

„ *sti.* De laquelle fortirēt cinquāte de ces Sa-  
 „ uages pour plus honorablement receuoir  
 „ les François & les festoyer à leur mode. Suy-  
 „ uāt laquelle ils presenterēt d'entree vn grad  
 „ vase de terre, d'vne assez estrange facon, plein  
 „ d'eau de fontaine claire & fort excellente.  
 „ De laquelle ils presenterent à vn chacun,  
 „ suyuant en ce faisant vn certain ordre & re-  
 „ uerence, qu'ils portoyent aux vns & aux au-  
 „ tres, ausquels ils presentoyent à boire. La  
 „ soif estant estanchee & les François rafres-  
 „ chis, le *Paraousti* les conduit au logis de son  
 „ pere, l'vn des plus anciens personages qui  
 „ fust viuant en terre. Les François respectāt  
 „ sa vieillesse, commencerent à le gratifier par  
 „ l'appellation de ce terme, Ami, Ami : Dont  
 „ le viellard se monstra fort ioyeux. Puis l'in-  
 „ terroguerent sur le cours de son aage. A  
 „ quoy il fit responce, se monstrant estre la  
 „ premiere souche viuante, de laquelle il e-  
 „ stoit sorti cinq generations: leur monstrant  
 „ vn autre viellard assis vis à vis de luy, le-  
 „ quel l'outrepassoit de beaucoup en vieilles-  
 „ se. Aussi estoit il son pere, & qui ressembloit  
 „ mieux vne escorce de bois, qu'vn homme vi-  
 „ uant. Car il auoit les nerfs, les veines, les ar-  
 „ teres, les os, & les autres parties du corps si  
 „ apparoissantes au dessous de la peau, qu'ai-  
 „ sement on les eust nombrees, & discernées  
 „ les vnes des autres. Aussi la vieillesse y estoit  
 „ si grande, que le bon homme auoit perdu la  
 „ vue, & ne pouuoit, qu'à grandissime peine,  
 „ proferer vn seul mot.

Le fleur de Laudunier ayât veu vne cho-  
 se si estrange s'approcha pres du ieune vieil-  
 lard, le priant vouloit respōdre à ce qu'il luy  
 auoit demandé touchant son aage. Lors ce  
 vieillard appella vne troupe de Sauuages:  
 puis frappât deux fois sur sa cuisse, & mettât  
 la main sur deux d'iceux, luy fit entēdre par  
 signes que ces deux estoyent ses enfans. Puis  
 frappât sur leurs cuisses, luy en firent cognoi-  
 stre d'autres moins vieux que ces deux pre-  
 miers: ce qu'il continua en la mesme manie-  
 re, iusqu'à la cinquiesme generation. Or cō-  
 bien que ce vieillard eust son pere encore  
 plus vieil que luy, si est-ce que, selon leur  
 port naturel, ils paroissoyent pouuoir enco-  
 re viure trente ou quarāte ans: & si le moins  
 vieil des deux auoit pour le moins deux cēs  
 cinquante ans.

Voila ce que m'en ha discouru ledit ca-  
 pitaine Laudunier, lequel par sa diligence  
 ha descouuert beaucoup de pays, en ceste co-  
 ste de la Floride, & autres singularitez, que  
 i'omets pour euiter prolixité. Ils cōfessent l'a-  
 me estre immortelle, & qu'il y ha vn lieu de-  
 puté pour les meschans: lequel ils disent e-  
 stre vne terre fort froide, à cause que la  
 plus grande incommodité qu'ils souffrent,  
 c'est la froidure: disans au reste que les  
 pechez des hommes sont punis en l'autre  
 vie. D'auantage ils croyent encore qu'il y ha  
 vn nombre infini d'hommes au ciel, & autāt  
 sous la terre & ont mille petites folies en  
 leur creance, auxquelles ils adioustent autāt

*Sauuages  
 ayās deux  
 cens ans.*

*Creācedes  
 Sauuages  
 de la Flo-  
 ride.*

de foy que les Turcs & les Perfes à Mahomet.

Le pays le plus proche de la mer est le plus fertile, à cause que les habitans ayans esté amassez de diuerses nations, ont appris à semer du millet, qu'ils appellent *Tappolla*, & vne racine ressemblant au *Maiz* du Perou: & ont aussi d'une herbe, qu'ils appellent *Cassina*, qui est comme vne laitue, de laquelle ils font leur bruuage, & le boyuent tout chaud, apres que l'herbe ha bouilli dás l'eau, disans que cela fait grand bien à leur estomac, & qu'il ha telle vertu, que l'ayant beu ils deuiennent tous en sueur, laquelle passée, oste la faim & la soif pour vingt quatre heures. Ils sement leur Mil deux fois l'année, c'est à sauoir en Mars & en Iuin, lequel est trois mois dans terre iusqu'à ce qu'il soit prest à recueillir: & les six autres mois, ils laissent reposer la terre, laquelle ils ne fument point. Ains quand ils la vueulét ensemençer, ils mettent le feu dedans les herbes, & les font brusler. Ce fait ils la labourent d'un instrument de bois fait comme vne large houe, avec laquelle les vigneronz labourent les vignes en France.

Quand il faut ensemençer les terres, le Roy fait assembler tous les iours ses suiets pour se trouuer au labour: durant lequel il leur fait faire force bruuages: & les moissons estans faites & recueillies, & leur gros Mil, est tout porté en la maison publcque: là où il est distribué à chacun selon sa qualité, & autant

autant qu'il en peut falloir pour six mois. " D'autant que l'hyuer ils se retirent trois ou " quatre mois durant, dedans les bois, là où " ils font de petites maisons de Palmier, pour " s'y retirer, & vivent durant ledit temps, de " gland, de poisson qu'ils peschent, d'huyftres, " de cerfs, polles d'Indes, & autres animaux " qu'ils prennent. Entre autres de la chair de " crocodile, qui est belle & blanche, & de la " quelle i'eusse souuentefois mangé, n'eust e- " sté qu'elle sent trop le musc. Ils mangent tou- " tes leurs viandes rosties sur les charbons, & " bourauees (quasi cuites à la fumée) ne rete- " nant plus la premiere ferocité & rudesse de " leurs predecesseurs. lesquels mangeoyent la " chair crue, & succeoyent le sang de leurs en- " nemis.

*Item un peu plus bas.*

Quand aux Sauvages de là, la Floride, ils " font ainsi leur bruuage que dit est ci dessus. " Et c'est aux femmes, qu'ils nomment *Mia* à " composer & faire ce bruuage, & en conuiēt " volontiers ceux qui les vont voir en leurs " logettes, qu'ils appellent *Tapecona*, & les au- " tres Sauvages du Bresil, *Mortugabes*: & vous " mōstrant signes d'amitié, vous diront les vns " apres les autres, *Antipola Bonassou tymalé de- " sa*, qui signifie, Je suis ton frere, boy avec " nous, & pren de ce que nous auōs. Et appel- " lēt plustost les François que les Hespagnols " à cause qu'ils ne les aimēt point, pource que " ils leur ont prins iadis leur femmes & en- " fans pour les faire esclaves: & les appellent " *Rotize* tout ainsi que ceux de l'Antartique "

„ nomment *Peros* les Portugais, qui me fait  
 „ penser que ce soit quelque mot iniurieux.  
 „ Ce peuple-ci, qui habite pres la riuere,  
 „ que les nostres ont appellé *Seine*, sont fort  
 „ benins & affables, aussi bien que ceux qui  
 „ demeurent sur la marine, & sur la riuere de  
 „ *May*, où estoit basti le fort que les Fran-  
 „ çois y firent, & le nommerent la *Caroline*:  
 „ lequel fut pris & saccagé par les Hespä-  
 „ gnois, l'an mil cinq cens soixante cinq, le  
 „ iour saint *Matthieu*, le vingtviensme iour  
 „ du mois de *Septēbre*: & le vingtlixiesme du  
 „ mois, comme les nauires Françoises, vinf-  
 „ sent, soit de course, ou de reconnoistre l'en-  
 „ nemi, ils se virent inuestis si cruellement, que  
 „ ils furent occis, massacrez & iettez en l'eau.  
 „ Et comme deux eussent esté deffaits & mis  
 „ à fons: deux iours apres le Capitaine *Jean*  
 „ *Ribaut* de *Dieppe* arriua, lequel voyant  
 „ ses forces inegales commença à parlemen-  
 „ ter avec le chef de l'armee Hespagnolle: à  
 „ la foy duquel s'estant fié, fut desloyaument  
 „ occis avec son compagnon, & tout le re-  
 „ ste de sa suite. Ainsi par trois diuerses des-  
 „ faites, & en diuers lieux, iagoit qu'ils fus-  
 „ sent auertis de la venue de *Rotisse* qui es-  
 „ toit en campagne, nos gens furent mas-  
 „ sacrez iusqu'au nombre de plus de mil-hom-  
 „ mes: Non qu'ils soyent tant à reprendre que  
 „ lon pourroit bien dire, veu que sachans la  
 „ venue de leurs ennemis, ne pensans point  
 „ ceste tragedie, ils furent d'opinion d'aller au  
 „ deuant.

Mais

Mais ignorans de la fortune, & trop har-  
 dis, ils perdirent ce qui se pouuoit bien gar-  
 der, s'ils se fussent tenus sur leurs gardes de-  
 dans le fort qu'ils auoyent basti: Lon dit  
 que ce fut pour le fait de la religion, que  
 les Hespagnols conspirerent ceste destrai-  
 te, fust par ruse ou autrement, deliberans  
 la ruine des François, telle qu'ils l'ont ex-  
 cutee. Mais ie ne suis pour en deuiner:  
 bien say-ie ce que i'en ay dit à plusieurs de  
 mes amis, qui entreprirent le voyage, &  
 qui à mon grand regret y sont demeurez:  
 & comme ie leur remonstray le peril au-  
 quel ils s'aloient lancer, veu le voisinage  
 des terres: soyent continentes. soyent insu-  
 laires, desquelles les Hespagnols se van-  
 tent d'estre Seigneurs, & les premiers qui  
 ont donné attainte & descouuert ces pays-  
 la: lesquels ne souffriront qu'on leur aille  
 de si pres visiter leurs terres du Peru & de  
 Mexique: leur mettant deuant ce que fi-  
 rent les Portugais à l'endroit des nostres  
 au fort de la riuere du Ianair, où toutef-  
 fois ils ne firent pas si grand massacre, & si  
 furent assez bien frottez, quoy que nos  
 gens fussent en fort petit nombre, & que  
 les viures & munitions leur defaillissent.  
 Ce qui est le plus à plaindre, apres la bon-  
 ne troupe de soudarts, ce sont les experts  
 Mariniers: qui n'est pas chose qui se puisse  
 recouurer tout à loisir.

Theuet parle ici du dernier voyage que  
 fit le Capitaine lean Ribaut en la Floride,

& en parle comme vn clerc d'armes, quand il en iuge par l'euenement: disant, qu'ils per dirent ce qu'ils pouuoient bien garder, & qu'ils furēt trop hardis. Je croy que ces bon nes gens-la firent tout ce que vaillans sou dars & mariniers experts peuuent faire en vne telle extremité: & que Theuet eust esté aussi empesché qu'homme de sa robbe, s'il s'y fust trouué en personne.

Premier  
voyage du  
Capitaine  
Jean Ri  
baut,

Quant au Capitaine Iean Ribaut il auoit defia auparauant, à sauoir, l'an mil cinq cens soixante vn, fait vn voyage assez heureux en ces terres-la: & y auoit basti vn fort, qu'il nomma *Charles fort*, du nom de du roy Char les neufiesme: dans lequel il auoit laissé 26. soudars sous la charge du Capitaine Aubert. Lesquels se comporterēt vn espace de tēps assez bien: mais à la fin ils entrerent en par tialitez & dissensions: dōt le commencemēt proceda de la mort d'vn soudart nommé Guernache. Cestui-ci fut pendu par son pro pre Capitaine, pour quelque faute qu'il auoit faite. Cela fut cause que tous les com pagnons se mutinerent, & firent mourir leur Capitaine. Il y eut ençor vne autre chose qui les poussa à ce faire. Ce fut le degrade ment d'armes que ce Capitaine auoit fait à vn autre soudard nommé Lacheré, qu'il auoit confiné dans vne Isle.

Après la mort de leur Capitaine, ils alle rent querir ledit soudart, qui estoit dās vne petite Isle distant enuiron trois lieues de Charles-fort, là où ils le trouuerent si mai gre

gre & si deffait, qu'il n'en pouuoit plus. Estans de retour dans leur fort, ils ellisent un nômé le Capitaine Nicolas pour leur chef; qui s'en acquita si bien qu'ils vescuient paisiblement pendant qu'ils furent là. Cependant voyans que les viures leur accouroisoyent & qu'ils n'auoyent aucunes nouvelles de France, ils delibererent de faire un Brigantin pour s'en retourner, encore qu'il n'y eust homme entr'eux, qui en feust l'art & la façon. Toutefois la necessité maistresse des arts leur apprit à le faire, en intention de repasser en France, s'il ne venoit du secours, comme on le leur auoit promis.

Quand le Brigantin fut paracheué, il fallut l'equipper de ce qui estoit necessaire pour le voyage: comme de cordages, de voiles, d'ancres, & autres instrumens de nauire: & si ne sauoient où en prendre. Comme ils estoient en ceste perplexité, voici arriuer deux de ces petits roys du pays (*Adusta & Maccon* se nômoient) avec deux cens Sauvages. Ces soudars vont au deuant d'eux, & leur font entendre la necessité où ils estoient. Ces roys qui ne demandoient pas mieux que d'en vuyder le pays, leur promirent que dans deux iours ils apporteroient autât de cordes qu'il en faudroit. Pendant ce temps-là ces soudars chercherent tous les moyens de recouurer de la poix raisine par les bois, incisans les Pins & les sapins, & autres arbres gommeux, de tous costez & en tirent assez raisonnablement pour godronner le

vaisseau : & firent aussi amas d'une espee de mouffe, pour estouper & calefeutrer le vaisseau. Il ne restoit plus que les voiles, que ils firent de leurs chemises & draps de lits.

Quelques iours apres ces deux Roitelets reuindrent, comme ils auoyent promis, avec telle quantité de cordes, qu'il y en eut assez pour fournir à l'equippage du nauire. En recompense de ce bien les François leur laisserent toutes leurs serpes, leurs couteaux, miroirs, & tout le reste de marchandise qu'ils auoyent. Et quand ils eurent appareillé au premier bon vent qui suruint, ils se icterēt en mer. Mais de mal-heur ils se trouuerent courts de viures & d'eau douce, parce que leur navigation fut plus longue qu'ils ne pensoyent. Car à grand peine auoyent-ils encore fait la tierce part de leur route, qu'ils furent surprins de calmes & de bonaces de mer si ennuieuses, qu'en trois semaines, ils n'auancerent pas vingteinq lieues.

Pendant ce temps les viures accourcirēt, & en vindrent iusques là qu'ils furent contrains de ne mâger que chacū douze grains de Mil par iour. Encore n'en eurent-ils pas tousiours : de sorte que les viures ordinaires leur estans faillis de tout poinēt, il fallut qu'ils se iettassent sur leurs souliers & sur leurs collets de cuir, & les mangerent. Quāt au boire, quelques vns essayerent de talter de l'eau de la mer : mais outre ce qu'elle leur brusloit la gorge, elle leur cauoit vn escorchement de boyaux, qui les tormentoit e-

strange-

strangement sans les autres maux qu'ils auoyent : d'autres aualloient de leur propre vrine. Outre l'extreme famine & la soif qui les molestoient, leur petit Vaisseau s'ouurit de tous costez: de sorte qu'ils ne pouuoient suffire à espuiser l'eau qui y entroit, & perdoient toute esperance de iamais reuoir la France. Et pour les acheuer de peindre, il y eut vn flot de mer & vn vent impetueux qui les vont prendre, & brisent le vaisseau d'vn costé. Les vagues passoyét par dessus, & eux ne tenoyent plus conte de ietter l'eau qui les sumergeoit. Toutefois il y en eut vn qui reprit vn peu ses esprits, & leur mit en auant le peu de chemin qui leur restoit, les assurant qu'auant trois iours (si le vent continuoit ) qu'ils verroyent terre. Cela les encouragea tellement, qu'apres auoir ietté l'eau du brigantin, ils demeurèrent encors trois iours sans boire ne sans mâger. Au bout desquels ils retomberent en plus grand desespoir que iamais, parce qu'ils ne virent aucune terre. Parquoy en ceste extremité il y en eut quelques vns qui proposerent, qu'il estoit plus expedient qu'vn seul mourust, que tant de gens perissent. Ils arresterent donc que icelui mourroit sur lequel le sort toberoit. Ce qui fut executé en la personne du *Lacheté*, qu'ils tuerent, & en partirent la chair egale-ment entr'eux tous. Laquelle ils mangerent toute crue, apres auoir beu son sang tout chaud. Chose qui pourroit faire dresser les cheueux en la teste.

En fin apres auoir long temps branlé sur mer, nostre Seigneur eut pitié d'eux, & eurent la veue de la coste de Bretagne: dont ils furent si trasportez d'aïse qu'ils laisserent errer le brigatin çà & là, sans tenir sentier ne route. Pendant qu'ils estoient en tel estat, il y eut vne petite Râberge Angloise passagere qui apperçeut le vaisseau qui flottoit, & l'aborda. Il y auoit en ce nauire vn certain Matelot François. lequel auoit esté avec vn capitaine Normand, en la Nouvelle France, & par ce moyen les recognut aisement, & leur fit donner à boire & à manger. Les Anglois furent long temps à consulter que c'est qu'ils en deuoyent faire: mais à la parfin il resolurent de mettre les plus debiles en terre, & emmener le reste en Angleterre, & les presenter à la Roynie, qui estoit lors en deliberation d'enuoyer en la nouvelle Frâce.

*Pseau. 107*  
17.18.

Voila en somme le discours du piteux voyage de ces poures gens, qui experimenterent ce qui est dit au Pseume: A fauoir, que les fols sont affligez à cause de leurs pechez: tellement que leur ame ha en horreur toute viande, & viennent iusqu'aux portes de la mort. Adonc ils crient au Seigneur en leur destresse, & il les sauue de leurs angoisses.

Depuis le Capitaine Jean Ribaut, y fut réuoyé, apres le Capitaine Laudunier, l'an mil cinq cens septante cinq, & y fut massacré villainement, ainsi comme nous verrôs aux discours suyans.



**E** qui s'ensuit presque iusqu'à la fin, est tiré d'un petit Discours de ce qui aduint au dernier voyage du Capitaine Jean Ribant, entrepris par le commandement du Roy de France en la Floride. L'Auteur de ceste petite Histoire, s'intitule N. le Challeux, en son Epistre lumineuse, lequel estant de retour de là à Diepe, d'où il estoit, redigea par escrit ses auentures & celles de ses compagnons. Je n'y ay rien voulu changer: aussi vaut-il beaucoup mieux que ce soit luy-mesme qui recite ce qu'il ha veu & enduré, que si un autre le contoist par ouïr dire.



¶ Le Roy de France enuoye le Capitaine Jehan Ribant en la Floride. L'emie vient à plusieurs de faire ce voyage. L'appareil se fait à Dieppe. Plusieurs changent de propos, & se retirent de l'entreprise. Ceux qu'on peut retrouver sont ramenez & contraincts de s'embarquer.

## CHAP. IIII.

**L**E Roy, & plusieurs princes & Seigneurs en son conseil, auparavant que les troubles & tumultes de la guerre ciuile se leuassent en ce Royaume, auoyent arresté d'enuoyer vn bon nombre d'hommes avec plusieurs nauires en l'vne des contrees des Indes, nommee la Floride, nouvellement cognue & descouuerte par les François. Parquoy l'Edit de pacifi-

1575  
Le Roy est  
noyé vne  
armee en  
la Floride

tion publicé de l'autorité de sa maiesté, le propos se continua: & pour executer l'entreprise, Jean Ribaut homme de cœur & de conseil, & grandement exercé en la marine, fut mādé à la Cour, & receut la commission du Roy de faire equipper sept nauires, qui portassent hōmes, viures & munitions par delà, l'honorant du titre de son Lieutenant, & chef de tous les gens de guerre, qu'il auoit commandé leuer à l'expedition d'une telle entreprise: & luy fut expressement deffendu de n'attenter aucune descente en quelque autre pays ou Isle que ce fust, singulierement en nulle qui seroit sous la seigneurie du Roy d'Espagne, ains que singlant la grand' mer Occéane, il fist route droict à la Floride.

Les nouvelles de ce voyage à faire, furent incōtinent diuulguees par tout, & plusieurs furent persuadez à se submettre au commandemēt de ce Capitaine, & sous l'autorité du Roy: menez toutesfois d'affections diuerses: car les vns estoient incitez d'un desir hōneste & louable de s'auancer en la cognoissance de l'Vniuers, pour en rapporter la sciēce telle que le cœur de l'homme bien assis desire naturellement, ayans opinion qu'à cela la nauigation leur apporteroit grand auātage: les autres eschauffez encor en leur cœur de guerrier, si rendirent ausi, aimans mieux encourir la fascherie des eaux, que posans les armes se retirer à leur premiere condition.

Ce qui pouuoit ausi biē fort inciter les vns & les autres, c'estoit le bruit qui courroit

roit par deçà, c'est à sauoir, que la Floride promettoit le suffisant contentement de tout ce que l'homme pourroit desirer en la terre, d'autant que ce pays receuoit du ciel vne faueur & demeure singuliere, qu'ad il ne seroit ne glacé ne gelé de la roide froidure du Septentrion, ne rosti & brullé de l'ardeur du Midi: que les châps sans estre labourez ou aucunement exercez, produisent assez de quoy soustenir & suffisammēt entretenir la vie du peuple qui y habiteroit: qu'il semble que pour en faire vn pays des plus fertiles & riches de toute la rondeur des terres, ne seroit requis sinon qu'hommes diligens & industrieux employassent la bonté & graisse de la terre, à l'vtilité du genre humain: que ayant son estendue du Midi au Septentrion, quasi en pareille longitude que nostre Europe, & sa latitude de vingt trois degrez: souuent qu'elle estant frappee des rayons de son haut Soleil, reçoit en elle force chaleur, laquelle touteffois est temperee, non seulement de la frescheur de la nuict ou de la rosée du ciel, mais aussi de gracieuses pluyes en abondance, dont le gazon en deuient fertile, voire de sorte que l'herbe forte y croist en hauteur admirable, qu'elle est riche d'or & de toutes sortes d'animaux: qu'ayant les champs pleins & spatieux, ce neantmoins aussi les môtagnes sont asses hautes, les fleuves plaisans. à merueilles, arbres diuers, dans la gomme odoriferante. Que tout cela considéré, ne pouuoit autrement aduenir que

*Le bruit cō  
mun mes-  
le tousiours  
beaucoup  
de choses  
fausses par  
mi des  
vrayes.*

L'homme, ne trouuaſt la grand plaifir & finguliere delectation.

Plusieurs donc allechez de telles promeſſes, aucuns auſſi d'un auare deſir de ſe faire riches en ce voyage, à cauſe de l'or, ſe rendoyēt par troupees en ceſte ville, où la monſtre ſe deuoit faire, pour en choiſir ceux qui au iugement du Lieutenant du Roy en ceſte part, ſe trouueroyēt les plus idoines à continuer l'entrepriſe. Or elle ne fut pas ſi toſt miſe en effect come aucuns le deſiroyēt, & ceux principalement qui auoyent receu les ſoudars en leur hoſtel: car ils eſtoyent ennuyez d'auoir hōmes qui fiſſent telle chere ſans payer leur eſcot, cōbien qu'on leur promiſt avec aſſurance qu'en bref temps ils ſeroyent contentez & ſatiffaits. Et furēt quatre mois & plus en ceſte ville à faire la piaſſe, & finalement ils furent obligez par ſerment ſolemnel, de ſe porter fidelement au ſeruiſe du Roy, receuans la paye pour ſix mois: ce qui ne vint pas au contentement du Coronel. Car enuiren le mois de May, que derechef le denombrement des hommes ſe deuoit faire pour embarquer: aucuns de ceux meſmes qui auoyent touché la paye, ſe formans vne conſcience d'un ſi long voyage, eſtonaez auſſi de la face barbare de la mer, changerent incontinent leur propos, & ſe retirerent ſecretement ſans paſſer plus outre.

Or pour aller au deuant de ceſte diſſolution & desbauchement d'hommes qui ſe promettoit, ils furent derechef inſtamment appellez,

appellez, & leur fut commandé que tout incontinent & à la mesme heure s'embarquassent, qui fut le dixiesme iour de May: & demeurasmes en ceste rade iusques au vingt-deuxiesme iour du mesme mois, attendans quelqz ies bestiails & farines. Le nombre des hommes qui monterent pour le voyage estoit de trois cens, compris aucuns artisans avec leurs familles. Et comme nous attendions le commandement & commodité de nostre Lieutenant du Roy, & vent favorable, le Mardi vingtdeuxiesme dudit mois nous fusmes assaillis de vêts impetueux, soufflans d'une part & d'autre, de sorte que les vagues s'entrecōtroient d'une façon indidicible, & donnerent telle frayeur à nos mariniers, qu'ils ne trouuerent autre remede ni moyé propre, sinõ couper les cables, quitter les ancrs & nous abandonner au gré du vent. Le plus violent qui fust, fut vn vent de Norden, lequel nous chassa de telle vistesse, qu'incontinent nous volasmes au Haure de grace, & là demeurasmes trois iours, attendans nouvelles de Dieppe, par vn brigantin que nous y enuoyasmes expres, & puis nous appareillasmes de ceste rade, le vingtsixiesme du mesme mois.

Et comme nous tendions à singler droit à nostre route, nous trouuasmes incontinent vent contraire, & nous cōmanda d'aller terrir & poser les ancrs en l'Isle d'Wich, l'une des contrees d'Angleterre, où les Anglois voulurent cognoistre de nostre entre-

prise: & nous ayans cognus s'offrirēt à nous faire plaisir. Or du iour que nous arriuasmes là, qui fut le 28. de ce mois, nous y demeurasmes ancrez iusques au 14. de Iuin, & le iour mesme nous eusmes le vēt Nordest à souhait & leuasmes les voiles pour chasser droit à la Floride, laquelle nous appetiōs comme vne nouvelle Frâce. Et demeurasmes singlans la grand' mer Océane deux mois entiers, premier que peussiōs auoir aucune cognoissance des terres de la Floride, reserué l'vne des Isles des Entiles, appellees des paisans *Vocationques* & en François la grand Lucoise: aucuns des nostres la voulurēt appeler du nom de Catherine la roine mere du Roy: & disēt qu'elle est de 27. degrez de latitude. Nous trouuasmes aussi quelque nauire à deux cēs lieues de là vers l'eau, mais nous ne l'approchâmes de plus pres que de trois ou quatre lieues.

La grand  
Lucoise



*¶ La flotte de France arriue en la Floride. De la mode des habillemens, les coustumes, les viandes, le bruuage, la Religion de ceux de la Floride. Des Crocodiles & serpens roulans qui y sont.*

CHAP. V.

**L**Ors que nous fusmes arriuez en la terre de la Floride, qui fut le quatorziesme d'Aoust, nous apperceusmes le feu que les Indes nous faisoÿt: Nous enuoyasmes le brigâtin qui descourrit vne petite ruiere, & au dessus de l'emboucheure,

re, s'y trouuerent quelques Sauvages qui troquerent quelque argent à la marchandise que nous auions portee de ce pays : & disoyent que l'argent leur estoit demeuré de vn nauire là eschoué, reuenant des Entilles. Nous y trouuasmes ansivn seul Hespagnol, eschappé d'vn naufrage, il y auoit vingt ans passez, lequel nous recueillismes avec nous, & nous enquismes s'il auroit entédu quelque chose des François, & où ils pourroyét estre campez. Lequel nous respôdit ne rié sa uoir autre chose q̄ ce qu'il auoit entédu des Sauvages : c'est qu'ils estoient placez à cinquante lieues plus Nord que le lieu où nous auions terri.

Or de là nous resinglasmes loin au long de la coste, qui nous sembla basse, & là terre sablõneuse, plantee d'arbres fort petis : & y font aussi les marces q̄ viēent du Suest, assez petites : & à mi chemin de là nous descouurismes vne riuiera q̄ nos gens auparauāt auoyét appellee la riuiera, de May, où mesmes *La riuiera de May.* les marces ne sont grandes, qui viennent du Nord Nordest, & peut-on voir à cause de la basse eau la bouhue des âcres, & auôs esprouué qu'à trois ou quatre lieues de la terre, n'y ha que six ou sept brasses d'eau ou enuiron. Il me souuient aussi qu'entre la riuiera de May, & vn autre qu'on appelle d'Ay, nous en cognusmes vne autre qui demeure Nord de celle de May, enuiron 2. lieues. Et là mouillās l'ancres chasque nuit à huit ou neuf brasses d'eau, trouuioſ fons de sable, autunefois

*La riuere  
des Dau-  
phins.*

de grauiers, & aucunes fois de vase. Nous fondasmes aussi la riuere des Dauphins, la trouuasmes haute sur la barre de deux brasses: mais la mer y croist de 3. quartiers de brasse.

*Fort de la  
Caroline.*

Et apres que nous eusmes le long de la coste regardé à descendre, le vingtseptiesme d'Aoust nous vinsmes mouiller à la rade de la riuere de May, à sept brasses d'eau, demeurans de l'eau à la terre environ deux lieues. Le Mercredi vingtneufiesme du mesme mois nous entraimes trois des petites nauires, & chassasmes à mont la riuere, droit au fort de la Caroline, que nos gens auoyent auparauant basti pour leur estre lieu d'asseurance & de retraite, place assez cōmode, tant pour la riuere qu'elle a d'un costé & le bois de l'autre, qui n'est distant que d'un bien petit quart de lieue, & le champ entre le fort & le bois, & un costau fort plaisant tout couuert d'herbes fort grandes & espesses. Et n'y a chemin au bois sinon que de la largeur de un pas d'homme, que nos gens auoyent fait pour aller à la fontaine dans le bois.

Quant donc nous fusmes arrivez pres de celle place, nostre Lieutenant fit descharger & porter les viures au fort, & autres munitions pour recreer la place, & cōmanda que nous artisans, femmes & petis enfans y allissions: & nous y fit cōduire par le sieur d'Villy, de Beaucaire & autres, auxquels aussi il bailla la garde de son plus precieux bagage. Ceux qui nous attendoyent au Fort, furent grandement resiouïs de nostre venue, car ils estoient

estoyent angouïsez & troublez d'estre si long temps sans rien ouïr de la France: & qui plus augmentoit leur douleur, ils estoyent sans viures, sinon qu'ils se voulussent renger à la façon de viure des paisans sauuages, desquels encor ne pouuoient-ils rien auoir, sinon par courses, avec force & violence, comme plus amplement nous dirons en son lieu.

Or quand nous fumes de seiour, ie consideray la forme des habitans de la terre, qui me sembla bonne & assez humaine: car les hommes sont droitz & quarrez, & d'un teint tirant au rouge. J'ay entédu qu'ils ont Rois

*Forme & habits de ceux de la Floride.*

en chascque village, & pour ornement ils ont le cuir marqueté d'une estrange façon. Ils n'ont aucun accoustrement, non plus les hommes que les femmes: mais la femme ceint un petit voile de pelisse de "Ciofou d'autre animal, le nœud batant le costé gauche sur la cuisse, pour courir la partie de sa nature la plus honteuse. Lis ne sont ne camus ne lip-

*"Te ne say s'il ne fait droit point là Cerf.*

pus, ains ont le visage rond & plein, les yeux aspres & vigoureux: ils nourrissent leurs cheveux fort longs, & les troussent proprement à l'entour de leurs testes: & ceste trouffe de cheveux leur sert comme de carquois à porter leurs flesches quand ils vont en guerre: c'est merueilles que soudainement ils les ont en main pour en tirer loin, & droit au possible.

Quant aux mœurs, ils sont dissolus, ils n'enseignent point leurs enfans & ne les corrigent aucunement. Ils prennent sans con-

*Mœurs de ceux de la Floride.*

science, & s'attribuent tout ce qu'ils peuent secretemēt emporter: chacun ha sa femme propre, & gardent le mariage, voire avec toute rigneur: ils vont en guerre contre les pays frontiers, qui sont de diuers langages. Leurs armes les plus insignes, sont arcs & fleches: leurs demeures sont de figure ronde, & quasi à la façon des colombiers de ce pays, fondees & establies de gros arbres, couuertes au dessus de fueilles de Palmier, & ne craignent point les vents & tempestes. Ils sont souuēt faschez de petites mousches, lesquelles ils appellent en leur langage *Maringons*: & faut qu'ordinairement aux maisons ils facent feu, & expressement sous leurs lits, à fin d'estre deliurez de ceste vermine. Ils disent qu'elles picquent fort asprement, & la partie de la chair touchée de leur morsure deuiet comme celle d'un ladre. Ils n'estiment rien plus riche ou plus beau, que plumes d'oiseaux de diuerses couleurs. Ils ont en grand prix petis calcules qu'ils font d'os de poissons, & autres pierres verdes & rouges.

*Mousches-  
pays.*

Leurs viues sont racines, fruits, herbes & poissons de diuerses sortes, & le poisson leur est fort gras qu'ils sorissent, & l'appellent en leur langue *Banguané*: ils en tirent la graisse & s'en seruēt au lieu de beurre ou de autre sausse. Ils n'ont pas du blé, mais ils ont le Mil en abondance, & croist à la hauteur de sept pieds: il a son tuyau gros comme celui d'une canne, & son grain est gros comme un pois, l'espy long comme d'un pied, sa couleur

*Grain de  
la Floride.*

leur est ainsi que celle de la cire recente. Le moyen d'en vser est premieremēt de le froiser & resoudre en farine, puis apres le deffont par mellinge, & en font leur *Migan*, qui ressemble le ris que lon sert en ce pays. Il le faut manger aussi tost qu'il est fait, pource qu'il se change incontinent, & n'est point de garde. Ils ont force vignes bastardes, ram<sup>tes</sup> <sup>vignes</sup> <sup>sauages.</sup> pantes à l'entour des arbres, ainsi que nous voyōs en quelques cōtrees de ce Royaume, mais ils n'ont point l'vsage d'en tirer le vin. Leur boisson qu'ils appellent *Cassinet*, se fait d'herbes composees: & m'a semblé de telle couleur que la ceruoise de ce pays: i'en ay gousté, & ne l'ay point trouué fort estrange.

Quant au pays il me semble montueux, & y ha beaucoup de forests: qui peut bien estre cause de tāt de bestes sauvages, lesquelles ils disent porter grande nuisance à ceux qui ne se dōnent garde. Je laisseray à dire beaucoup de choses des animaux estrāges, desquels seulement i'ay ouy parler. Ce m'est assez de raconter ici ce que i'ay veu, & qui me semble digne de memoire pour la posteritē: & singulierement des Crocodiles que lon voit as-<sup>les de la</sup> <sup>Florida.</sup> sez souuent sortir du sable pour aller à leur proye. Nous en auons veu plusieurs, mesmes vn mort: & auōs mangé de sa chair, qui nous sembla tendre & blanche comme celle d'vn veau, & quasi de mesme goust. Il auoit esté tué d'vn coup de harquebouzade, porté entre deux escailles: que s'il n'eust esté là frappé, les escailles autrement sont assez fortes

pour les garentir de tous coups. Il auoit la gueule fort grande, & les machoires renuerces d'une horrible façon, desquelles les dents s'entretenoyent ainsi qu'un peigne: & pouuoit ouuir la gueule assez grande pour deuorer vne genisse. Il estoit long de corps de douze à treze pieds: il auoit les iambes fort courtes à la proportiõ du corps, les ongles estranges & cruels, sa queue forte & longue, en quoy gist & consiste sa vie & sa principale deffense. Aussi ie n'ay veu en sa gueule aucune apparence de langue, si elle n'estoit cachee en son palais. Car il auoit (comme i'ay dit) la machoire de dessous dessus, chose monstrueuse, & qui seulement à regarder pouuoit donner frayeur aux hommes.

*Serpent volant.*

I'ay veu aussi vn serpent mort, assez pres du bois, qui auoit esté tué par l'un de nos gens, duquel les Sauvages vindrent couper la teste, & l'emporterent avec vn grand soin & diligence: ie n'ay feu sauoir la raison pour quoy. Il auoit ailes par lesquelles il pouuoit aucunement voltiger sur la terre. Aucuns des nostres estimoyent que les Sauvages faisoient cela par quelque superstition, & à ce que i'en ay veu, ils ne sont pas sans opinion de diuinité: mesmes aussi ay-ie prins coniecture de quelques circonstancés, que facilement on les pourroit dresser, non seulement à civilité & honnesteté, mais aussi à saincteté & religion, si le decret du Seigneur le permettoit: car aussi tost que la cloche du fort auoit sonné pour faire les prieres

res, ils se trouuoient en la place : & là comme nous dressoyent les mains au ciel, voire avec reuerence & attention.

*Sauuages  
ont quel-  
que sem-  
ce de reli-  
gion.*



*Cinq nauires espagnols arriuent en la Floride. Les Hespagnols surprenent le fort des François au despouueu, & font vn horrible massacre de tous ceux qu'ils y trouuent.*

## CHAP. VI.

**C**E temps pendant nostre Coronat estoit apres pour s'acquitter fidelement de sa charge, & donnoit ordre que la place fust tellement remparée & munie, qu'elle seruist apres de sauuegarde, si d'auenture les Sauuages nous eussent voulu courir sus: lors que le Lundi troiesme de Septembre, arriuerent pres de nostre equipage cinq nauires Hespagnols. L'Amiral se monstrant à la grandeur de quatre cens tonneaux, la barque de cent cinquante, fuiuis de trois Patences qui vindrent mouler l'ancre a l'enfonseure de nos quatre nauires, enuiron les neuf heures de soir. La nuict ils parlerent ensemble: & sur ce que les nostres demanderent pourquoy & à quel fin ils les cerchoyent: respondirent qu'ils estoient ennemis, & que la guerre estoit suffisamment declaree. Lors les nostres regardans à la force des Hespagnols, à leur enuie & mauuais voloir, deshabillerent & mirent les voiles haut, & les Hespagnols firent chal-

*Flotte de  
Hespagnols  
arriue en  
la Floride*

se apres eux : mais ils ne les peurent atoir à la voile. Parquoy ils se retirerent en la riuere des Dauphins, car là ils auoyent deliberé de faire descente, apres auoir communiqué de nostre ruine avec le Sauvage, comme Pifsue de leur entreprinse l'ha fait finalement cognoistre. Et de ceste riuere enuoyerent de leurs hommes par embuscades, autant qu'ils penserent estre de necessité pour executer leur entreprinse. Et auôs depuis entédu des Sauvages, qu'ils estoient en armes environ six cens hômes. Tost apres trois de nos nauires reuenus à la rade, car la Trinité nostre amirale auoit esté emportee vers l'eau: le capitaine IcañRibaut se delibera avec ces trois d'aller trouuer les Hespagnols: apres auoir resolu en son cõseil qu'il estoit necessaire de se môstrer contre eux sur les eaux, sinon que nous voulussions encorir la perte de nos vaisseaux. Car nos hômes estans à terre, rien ne les eust empesché d'aborder nos nauires, & de les crocher, qui nous sembloit vne perte intolerable: pour ce regard principalemēt c'est à sauoir que n'aurions pour l'aduenir commodité d'enuoyer en France, pour faire entédre à la maiesté du Roy, de l'estat de nostre entreprinse. Parquoy le Lundy dixiesme iour de Septembre, trois heures apres midi, le Capitaine & Lieutenãt de Roy voulut reuoir ses hômes, & apres les auoir enhortez de bien faire pour le seruice du Roy, s'embarqua ensemble avec eux: prenant pour sa deffense, non seulement les Soldats qu'ils auoyent

uoient nouuellement amenez, mais aussi les plus signalez de ceux qui tenoyent la place auparauant. nommément l'enseigne, Caporal & sergent du capitaine Laudunier. Ce Capitaine ennuyé de n'auoir eûté du nouuel les de Frâce, & fasché d'estre priué de viures, vn peu auparauant que nous fussions là arriuez pensoit à retourner: & cependant ne se soucioit beaucoup si ceux de sa compagnie faisoient choses aux Sauuages, dequoy leur bonne affection se destournast des Frâçois: Mais il les permettoit forcer & amener prisonniers dans le Fort, prendre & rauer leur Mil & autres choses, que la nécessité laquelle ne peut estre sous aucune loy, leur cōmandoit. Et d'autant que le desir de se venger est naturellement planté au cœur de l'homme, mesmes aussi l'appetit commun à tous animaux de se deffendre, son corps & sa vie, & de destourner les choses qui semblēt apporter quelque nuisance, il ne faut douter que ce Sauuage ne complotast & pratiquast avec l'Hespagnol, comme il se pourroit deliurer de ceste gent, de laquelle il estoit & en son corps & en ses biens trauaillé.

*Les Frâçois  
sont irrités  
les Sauuages  
contre  
eux.*

Le Mardy onzième de Septēbre, à huit heures du matin ou enuiron, lors que nos gens estoient assez pres des Hespagnols, se leua vn tourbillon de vent qui continua long temps, avec grosses pluyes, esclairs & tonnerres, de sorte qu'à la fois l'air estoit cōme en feu, & les parties effrayees des menaces du ciel s'escarterēt: les nostres trois nauires

furent contraints de ponger, & les autres Amiral & barque Hespagnole, de faire le vêt bon, & dura la malice de ce temps iusques au vingt troisieme iour de Septembre. Or les Hespagnols descendus à terre eurent assez de loisir de nous espionner, & mesmes des' informer des moyens qu'ils tiendroyét pour nous surprendre, estans bien aduertis que nos forces estoient sur les eaux, & que le reste qui estoit demeuré au Fort, estoit composé partie de malades, encore alterez de l'air de la mer: partie aussi d'artisans, de femmes & petis enfans: le tout montant au nombre de deux cens quarate ames, recommandees à la garde & diligence du capitaine Laudunier, qui ne se doutoit aucunement qu'aucune force peust venir par terre pour les endommager.

Parquoy la garde leuee pour s'en aller rafraeschir, à cause du mauuais temps qui auoit cōtinué toute la nuit, vn peu deuant soleil leuât, la pluspart des nostres au fort dormâs & en leurs lits le guichet ouuert, l'Hespagnol ayant tracassé bois, estangs & riuieres, conduit par le Sauvage, & arriué le Ieudi vingtieme iour de Septembre au matin, temps fort pluuieux: entrent sans nulle resistance dans le Fort, & font vne horrible execution, de la rage & furie, qu'ils auoyent conceue contre nostre nation. C'estoit lors à qui mieux mieux esgorgeroit hōmes, sains & malades, femmes & petis enfans, de sorte qu'il n'est possible de songer vn massacre, qui

*Massacre  
des Fran-  
cois en la  
Florida.*

qui puisse estre esgalé à cestui-ci, en cruauté & barbarie. Aucuns des nostres les plus habiles sortans de leurs lits s'escoulerent, & se sauuerent de vistesse dans leurs nauires qui estoient en la riuiere, laissez du Coronat à la garde de Iaques Ribaut, capitaine d'vn nauire, nommé la Perle, & de Louis Ballard son Lieutenant: les autres surpris sauterent par dessus la palissade, singulierement le capitaine Laudunier se sauua par là, avec celle qui le seruoit à la chambre.

Je fu aussi surprins allant à ma besongne, le fermoir à la main. Car sortant de la cabane ie rencontray les ennemis, & ne trouuay autre moyen d'eschapper, sinon tourner le dos, & me haister au possible, de sauter aussi par dessus la palissade: car i'estoye aussi pour fuiuy de pas à pas d'vne picque & pertizane, & ne say comment autrement, sinon de la grace de Dieu, mes forces se redoublerent: de moy, di-ie, poure vieillard que ie suis, & tout gris: touttesfois ie sautay le rampart, ce qu'à loisir ie n'eusse peu faire en rampant, car il estoit esleué de huit à neuf pieds, & lors ie me hastay de me sauuer au bois. Et comme i'estoye assez pres de la riue du bois, à la distance d'vn bon trait d'arc, ie me retournay vers le fort, & m'arrestay vn peu de temps sur la coste, d'autant plus hardiment, pource que personne ne me pourfuiuoit. Et comme de cest endroit tout le fort, mesmes la basse cour me fut descouuerte, aussi vi-ie là vne horrible tuerie, qui se faisoit de nos

gens, & trois enseignes de nos aduersaires plantees sur les ramparts. Ayant donques perdu toute esperance de voir nos gens ralliez, ie resignay tous mes sens au Seigneur. & me recommandât à sa misericorde, grace & faueur, ie me lançay dans le bois. Car il me sembloit que ie ne pourroye trouuer cruauté plus grande entre les bestes sauuages, que celle des ennemis: laquelle i'auoye veu se desborder sur les nostres.

Or la misere & angoisse en laquelle ie me trouuay lors pressé & enfermé, ne voyant plus en terre moyen de salut, sinon que le Seigneur de grace speciale, & par dessus toute opinion d'homme me deliurast: me faisoit ietter souspirs & sanglots, & d'vne parole rompue de tristesse, crier ainsi au Seigneur:

*Ceux qui  
sont errés  
par les de-  
serts crient  
vers le Sei-  
gneur en  
leur desre-  
se. & il les  
deliure de  
leurs an-  
goisses. v. se.  
107.*

O Dieu de nos peres, & Seigneur de misericorde, qui nous as commadé de t'innocuer, mesmes du profond des enfers & des abysses de mort, promettant incontinent ton aide & ton secours: monstre-moy pour l'esperance que i'ay en toy, quel chemin ie doy tenir, pour venir à fin de ceste miserable vieillesse, plongee au gouffre de douleur & d'auertume: au moins fay que sentant l'effet de ta merci, l'assurance que i'ay de tes promesses conceue en mon cœur, ne me soit arrachee, pour l'apprehension de la cruauté de ces bestes sauuages & furieuses d'vn costé, & de tes ennemis & les nostres d'autre: q nous en vuelet plus, pour la memoire de ton nom qui est inuocué sur nous, que pour autre chose

chose: Aide moy, mon Dieu, assiste-moy, car  
 ie suis tant affligé que plus n'en puis. Et ce-  
 pendant que ie faisoye ce discours, traue-  
 rant le bois fort espes & comme tissu de ron-  
 ces & espines, au dessous des hauts arbres,  
 où il n'y auoit chemin ne sentier aucun: à  
 peine auoy, ie tracassé le chemin de demie  
 heure, quand ie vins à entendre vn bruit,  
 comme de pleurs & gemissens d'hommes  
 qui estoient à l'entour de moy. Et m'auan-  
 çant au nom de Dieu & en la confiance de  
 son secours, ie descouri l'vn des nostres,  
 nommé le sieur de la Blonderie, & vn peu ar-  
 riere de luy, vn autre, nommé maistre Robert,  
 assez cognu de nous tous, d'autant qu'il a-  
 uoit charge de faire les prieres en nostre  
 fort. Tost apres aussi nous trouuastmes le la-  
 quais du sieur d'Vlly, le neueu de monsieur  
 le Beau, maistre Iaques Tousé, & plusieurs  
 autres. Et nous assemblez cōferions de nos  
 miseres en commun, & deliberions de ce  
 que nous auions à faire pour sauuer nos vies.  
 L'vn des nostres assez estimé, d'estre fort ex-  
 ercé en la leçon des Escritures sainctes, pro-  
 posa quasi en ceste maniere.

Freres, nous voyōs en quelle extremité  
 nous sommes: quelque part que nous tour-  
 nions les yeux, nous ne voyons que barba-  
 rie. Le ciel, la terre, la mer, les bois, les hom-  
 mes: bref, rien ne nous fauorise. Que sauons  
 nous si nous rédans à la misericorde de l'Hel-  
 pagnol, il nous fera grace? Bien encor que  
 il nous tue, ce sera pour souffrir vn peu de

„ temps: ils font hommes, & ce peut faire  
 „ que leur fureur appaisée, ils nous receuront  
 „ à quelque composition: autrement que  
 „ pourrions-nous faire? Ne vaut-il pas mieux  
 „ tomber en la main des hommes, qu'en la  
 „ gueule des bestes sauvages, ou bien se lais-  
 „ ser mourir de faim en ceste terre estrange?

Après qu'il eut ainsi parlé, la plus part de no-  
 stre compagnie fut de son avis, & loua son  
 conseil. Nonobstant que ie remonstrasse la  
 cruauté encore toute sanglante des aduersai-  
 res, & que ce n'estoit point seulement pour  
 vne cause ou debat humain qu'ils auoyent  
 executé d'vne telle fureur leur entreprise:  
 mais principalement pour l'aduertissement  
 qu'on leur auroit donné, que nous serions  
 de ceux qui se seroyent reformez à la predi-  
 cation de l'Euangile: que nous serions las-  
 ches de regarder plustost aux hommes qu'à  
 Dieu, qui fait viure les siens au milieu de la  
 mort, & donne ordinairement son assisten-  
 ce, lors que l'esperance des hommes defaut.  
 Aussi alleguoy-ie quelques exemples de l'Es-  
 criture à propos, de Ioseph, de Daniel, d'E-  
 lie & des autres Prophetes, mesmes des Apo-  
 stres, comme de saint Pierre & de saint  
 Paul: qui tous ont esté tirez hors d'affli-  
 ction, voire par moyen extraordinaires & es-  
 tranges au sens & à la raison de l'homme:  
 son bras, disoy-ie, n'est amoindri ni affoibli  
 au iunement, sa main est tousiours vne. Ne  
 vous souuient il point disoy-ie, de la fuite  
 des Israelites deuant Pharaon? Quelle espe-  
 rance

rance auoit le peuple, d'eschapper des mains de ce tyrã, puissant & cruel? Il leur marchoit quasi sur les talons, deuant eux ils auoyent la mer, aux deux costez les montagnes inaccessibleles. Quoy donc? Celui qui ha ouuert la mer pour faire la voye à son peuple, & pour puis apres engloutir ses ennemis, ne pourroit-il nous cõduire par les lieux champestres de ce pays estrange?

Quoy que ie tinsse tels propos, six de la compagnie, suyurent la premiere proposition, & nous abandonnerent pour se retirer à la part de nos ennemis, esperans trouuer grace deuant eux: mais ils cogneurent incontinent, & par experience, quelle foie c'est de se fier plus aux hommes, qu'aux promesses du Seigneur. Car estans sortis hors le bois comme ils descendoient au fort, ils furent incontinent saisis des Hespagnols, & traittez à la façon des autres: ils furent donc esgorgez & massacrez, & puis trainez au bord de la riuierre, où les autres tuez au fort estoient par monceaux.

*Cette qui  
aiment  
mieux se  
fier aux  
hommes que  
à Dieu,  
sont trom-  
pez.*



*Les Hespagnols somment les François qui restoyent, de se rendre. Les François le refusent. Les autres deschargent leur rage sur les morts.*

CHAP. VII.



Je ne vueil pas ici me taire de vn exemple d'extreme cruauté. Iaqués Ribaut, capitaine de la Perle, tenoit ses nauires à l'ancre, à cent pas pres de ceste boucherie, où il receut beaucoup de

ceux qui eschapperent de ceste tuerie. Or les Hespagnols ayans le cœur gros à cause de leur victoire, & acharnez à partuer le reste des François, braquerent les Canons du Fort contre les nauires & batteaux: mais à cause du temps pluucieux, & que les Canons aussi estoient mal apprestez, ils ne firent aucun dommage à nos gens: mais ils firent marcher vne trompette iusques à eux pour les sommer de se rendre. Et quand ils virent que cela ne les intimidoit aucunemēt, ils enuoyèrent vn de leurs hommes iusques aux nauires, mettant en auant l'autorité de Dom Pedre de Maluendo, Coronel de leur compagnie; pour composer avec nos gens, à telle condition qu'ils quittassent les nauires, & qu'ils se retirassent avec les batteaux, leurs bagues sauues, aux autres nauires qui estoient bas à l'embouchure de la riuiere, distant du Fort environ deux lieues. A quoy nos gens respondirent, qu'ils n'entendoyent qu'il y eust aucune guerre entr'eux: que depuis six mois ils auoyent receu commandement du Roy pour faire ce voyage: que tant s'en faut qu'il fust entrepris pour faire tort ou exaction à aucun, quand il leur estoit expressémēt deffendu de sa maiesté, & mesmes de son Amiral, de ne faire descente en aucune terre d'Hespagne, ni mesmes en approcher, de peur de les offenser. Nous auōs gardé & obserué inuiolablement le commandement du Roy. Et ne pouuez dire cōtre nous, que nous ayons esté cause du massacre que

VOUS

*Les Hespagnols flairet les gens, quand ils ne les pouuoient par auoir par force.*

vous auez fait de nos hommes, contre tout  
 vsage de guerre : ce qui nous fait seigner le  
 cœur, & dequoy pourrez bien vous ressen-  
 tir en temps & lieu. Quât au nauire que vous  
 demandez, vous auries plustost nos vies : &  
 où vous nous voudriez parforcer, nous em-  
 ployerôs le moyen que Dieu & nature nous  
 a donné pour nous defendre.

L'Espagnol retourné rapporta que nos  
 gens ne se mouuoient pour rien, ains qu'ils  
 estoÿt deliberez de se bien deffendre. Lors  
 ceste furieuse troupe reietta sa colere & san-  
 glant despit sur les morts, & les exposerent  
 en monstre aux François qui restoyent sur  
 les eaux, & tafchoyent à naurer le cœur  
 de ceux, desquels ils ne pouuoient, comme  
 ils eussent bien voulu, demembrer les corps.  
 Car arrachans les yeux des morts, les fichoy  
 ent au bout des dagues, & puis avec cris, hur-  
 lemens & toute gaudillerie, les iettoyent  
 contre nos François vers l'eau.



*Quelques François eschappex du massacre, gagnent le riudge  
 de la mer, & rencontrent quelques vns de leurs compagnons.*

CHAP. VIII.

**V**ant à nous qui demeuraf-  
 mes au bois, nous continuaf-  
 mes à trauerfer, tirans à no-  
 stre iugement au plus pres de  
 la mer. Et comme il pleut à  
 Dieu conduire nos pas & dresser nos voyes,

*Les François eschap  
per des  
mains des  
Espa-  
gnols, com-  
mencent li  
difficulte  
des lieux.*

bien tost nous paruinſmes à la croupe d'vne montagne, & de là commençafmes à voir la mer. Mais il y auoit encor grande diſtance, & qui pis eſtoit, le chemin que nous auions à tenir ſe monſtroit merueilleuſement eſtrange & difficile. Premièrement, la montagne, de laquelle deſcendre il nous eſtoit neceſſaire, eſtoit de telle hauteur & ſi roide, qu'il n'eſtoit poſſible à homme, en deſcendant ſe tenir debout, & iamais n'eufſions oſé nous mettre à deſcendre, ſans l'eſperance que nous auions de nous contretenir par les branches des buiſſons, qui eſtoient frequens ſur le coſtau de la montagne, & pour ſauuer la vie, n'eſpagnans point les mains, leſquelles nous auions toutes gaſtees & ſanglantes, meſmes les iambes, & quaſi tout le corps deſchiré.

Or deſcendus que nous fuſmes de la montagne, nous perdifmes la vue de la mer, à cauſe d'vn petit bois qui eſtoit cōtre nous, planté ſur vne petite coline: & pour aller au bois il nous falloit traouerſer vne grāde pree toute de vaſe & de fondriere, couuerte de roſeaux & autres ſortes d'herbes fort eſtranges: car le tuyau eſtoit dur comme bois, & les fucilles nous decoupyent pieds & iambes iuſques au ſang, eſtans touſiours en l'eau iuſques au fourc. Et qui redoubloit noſtre miſere & calamité, la pluye tomboit tellement du ciel ſur nous, que comme en vn deluge nous eſtions tout ce temps-la entre deux eaux: & plus nous marchions auāt plus  
auſſi

aussi nous trouuions l'eau profonde.

Et lors pensans bien estre au dernier pe-  
riode nostre vie nous embrassames l'un l'au-  
tre, & d'affection commune nous commen-

çames à soupirer & crier au Seigneur, accu- *Les Fran-*  
sans nos pechez, & recognoissās iur nous la *çois contre*  
rigueur de ses iugemēs : Helas, Seigneur, di- *coeurs à*  
fions-nous, que sommes-nous plus que po- *Dieu en*  
ures vermissaux de terre, nos ames toutes *affliction.*  
alterees de douleur se rēdent entre tes bras: *«*  
ô Pere de misericorde, & Dieu de charité, de *«*  
liure-nous de ce pas de la mort: ou si tu veux *«*  
qu'en ce desert nous tirions le dernier souf- *«*  
pir de la vie, assiste-nous à ce que la mort, de *«*  
toutes choses la plus terrible, nous venant *«*  
faisir, ne nous estonne d'auantage, mais que *«*  
nous demeurions fermes & stables au sens *«*  
de ta faueur & bien-vueillance, que nous a- *«*  
uons tant & tant esprouué à cause de ton *«*  
Christ, pour donner lieu à l'esprit de Satā, *«*  
esprit de desespoir & de deffiance: car soit *«*  
que nous mourions, nous protestons main- *«*  
tenant deuant ta maiesté, que nous voulons *«*  
mourir à toy: soit que nous viuions, ce sera *«*  
pour raconter tes merueilles au milieu de *«*  
l'assemblee de tes seruiteurs. *«*

Nos prieres faites, nous marchames à *Dieu fait*  
grand peine droit au bois, tant que nous ar- *ouverture*  
riuasimes pres d'une grosse riuere qui cou- *aux siens*  
roit au milieu de ceste pree. Le canal estoit *par des en*  
assez estroit, mais fort profond: & l'eau y *droits où*  
couloit de grande vistesse, d'autant que tout *point de*  
le champ pendoit vers la mer. Ce fut vne au- *chemin.*

tre augmentation de nos angoisses, car il n'y auoit hōme des nostres qui osast entreprendre à passer la riuiera à nage. Mais en ceste confusion de nos pensees, quant à trouuer moyen de passer outre, il me souuint du bois que nous auions laissé derrière nous : & apres auoir exhorté mes freres à patience, & à continuer à bien esperer du Seigneur, ie retour- nay au bois, & couppay vne longue perche, avec vn fust d'vn fermoir assez grand qui me demoura en main, dès l'heure que le Fort fut pris: & retournay aux autres qui m'attendoyent en grāde perplexité. Or-ça, di-ic, freres, essayons si Dieu par le moyen de ce baston nous vouldra donner quelque auantage à parfaire nostre chemin. Lors nous couchasmes la perche dessus l'eau, l'vn des nostres, & chacun à son tour: & la tenāt par le bout, & entrant en l'eau portoit la perche quant & soy. Et au milieu du canal, comme nous en perdions la veue, le pouffasmes de force assez pres de l'autre riuē, où il print terre, à l'aide des cannes & autres herbes qui estoient à l'autre bord. Et à son exemple passasmes ainsi vn à la fois: mais ce ne fut pas sans grand peril, & sans boire beaucoup de ceste eau salee, voire & tellement que nous venans à l'autre bord nous auions le cœur tout espousseté, & estions ainsi affa- dis, cōme si nous eussions esté à demi-noyez. Apres que nous fusmes reuenus, & q̄ nous eusmes repris courage: tēdans tousiours à ce bois, que nous auions remarqué proche de la mer,

mer, la perche mesme nous fut necessaire à passer vn autre bras d'eau, qui ne nous donna pas moins de fascherie que le premier : mais graces à Dieu, nous le passasmes, & entraasmes le soir dedans le bois, où demeurasmes la nuit en grande crainte & tremblement, estans debout cõtre les arbres. Et combien que nous fussions trauaillez tant & plus, si n'auions-nous pas volonte de dormir. Car quel pourroit estre le repos des esprits en telle frayeur? Mesmes nous vismes aussi enuiron le point du iour vne beste grãde cõme vn cerf, à cinquante pas pres de nous, qui auoit la teste fort grosse, les yeux flamboyans & sans siller, les oreilles pendantes, ayant les parties de derriere eminentes. Elle nous sembla monstrueuse, à cause de ses yeux fort estincellãs, & grans à merueilles: laquelle toutesfois ne s'approcha de nous pour nous faire aucune nuissance.

*Dieu vaitient les bestes sauvages de peur qu'elles ne nuisent aux siens.*

Le iour venu nous fortismes du bois & renisimes la mer, à laquelle nous aspiriõs apres Dieu, comme au seul moyen de sauuer nos vies. Mais nous fusmes derechef faschez & troublez : car nous apperceusmes vn pays de marests & lieu fangeux, plein d'eau & couuert de roseaux, cõme celui que nous auions passé le iour precedent. Nous marchasmes dõc au trauers de ceste pree, & assez pres de la route que nous auions à faire, nous apperceusmes parmy les roseaux vne troupe de gẽs que nous estimions estre de prime face nos ennemis, qui fussent là venus pour nous

coupper chemin : mais quand nous eufmes veu de pres qu'ils estoient desolez comme nous, nuds & effrayez, nous entendismes incontinent qu'ils estoient de nos gens : aussi estoit-ce le capitaine Laudunier, sa fille de chambre, laques Morgues de Dieppe, François du Val de Rouen, le fils de la couronne de fer de Rouen, Nicaise de la Crotte, Nicolas le Menuizier, la trompette du sieur de Laudunier & autres, qui tous ensemble faisoient le nombre de vingt six hommes.

Sur la deliberation de ce que nous auions à faire, deux de nos gens mōterent au couppeau de l'un des arbres, le plus haut, & descoururent l'un de nos petits nauires, qui estoit celui du capitaine Maillard, auquel ils donnerent le signal, par lequel il fut aduertit que nous auions besoin de son secours. Lors il nous fit arriner sa petite barque : mais pour approcher du riuage, il nous estoit necessaire de trauerfer des roseaux, & autres deux riuieres, semblables à celles que nous auions passé le iour precedent. A quoy nous furent grandement utiles & necessaires la perche que i'auoye couppee l'autre matin, & deux autres, desquelles ceux du sieur de Laudunier auoyent fait prouision, & vinsmes assez pres de la barque. Mais le cœur nous faillit, & de faim & de travail, & fussions de meurez là, sinon que les matelots nous eussent presté la main, qui se monstrerent fort secourables, & nous porterent les vns apres les autres iusques dedans la barque, & nous rendirent

*Courtoisie  
des Matelots.*

rendirent tous au nauire, où nous fumes bien & chèrement receus. Ils nous donnerent pain & eau, & apres auoit mangé, nous commençâmes petit à petit à reprendre force & vigueur: qui nous fut argument tres certain de recognoistre le salut du Seigneur, lequel nous auoit sauuez: contre l'esperance d'vne iufinité de dangers de mort, desquels nous auions esté enuironnez & assiegez de toutes parts, pour luy en rendre graces & louange à iamais. Nous passâmes ainsi toute la nuit, racontans les merueilles du Seigneur. & nous consolâmes les vns les autres en la souuenance de nostre salut.



*Les François eschappex du massacre de la Floride. s'en retournent en France. Ils donnent la chasse à vn nauire Hespagnol, & arriuent à la Rochelle.*

## CHAP. IX.

**Q**ue le iour estant venu Jaques Ribaut, capitaine de la Perle nous aborda, pour conférer avecques nous de ce que nous pourrions faire, & du moyen que nous pourrions tenir pour sauuer le reste de nos hommes & les vaisseaux. Et alors il fut remōstré le peu de viures que nous auions, nos forces rompues, nos munitions & apparats de deffense saisis, l'incertitude de l'estat de nostre Coronat, ne sachant s'il estoit eschoué en quelque coste, au lointain

arriere de nous, emporté de la tormente. Nous concludmes donc que nous ne pourrions mieux faire, que d'essayer à retourner en France. Et firent d'avis les plus grans de nostre compagnie, de separer en deux parties ceux qui estoient eschappez de la iournee du Fort: & que l'une demeurast en la Perle, & l'autre se retirast sous la charge du capitaine Maillard.

Or le Ieudi vingtcinquesme iour du mois de Septembre, nous partismes de ceste coste à la faueur d'un gros vent de Nord, estans deliberez de nous retirer en France. Et dès le premier iour, nos deux nauires furent tellement escartez, que plus ne nous sommes entretrouuez sur les eaux.

Nous cinglâmes cinq cés lieues assez heureusement: & alors vn matin enuiron soleil leuât, fûmes assaillis d'un nauire Hespagnol, lequel nous soustinsmes au possible: & les canons nous firent d'une telle sorte que nous les rendismes subiets à nostre deuotion, & les batismes tellement qu'on voyoit le sang regorger par les nauigères. Nous les tenions ainsi comme rendus & descendus tout bas: mais il n'y auoit aucun moyen de les cramponner, à cause du temps qui estoit fort impetueux: car il y auoit danger en les cramponnans s'entre froisser, qui eust esté pour nous enfondrer & faire couler bas. Eux aussi se contentans de ceste charge nous donnerent congé: & les laissâmes ioyeux, remerciâmes Dieu, de ce qu'aucun de nous ne fut blessé en ceste escarmouche

chène tué, sinon nostre cuisinier.

Le reste de nostre navigation ha esté sans auéune rencontre d'ennemis; mais nous auôs esté fort tourmentez des vêts, qui nous ont maintesfois menacez de nous icter à la coste d'Hespagne, qui eust esté le comble de nos malheurs, & la chose que nous auions en plus grande horreur. Nous auons aussi enduré sur les eaux beaucoup d'autres choses, cōme froid & faim; car il faut bien entendre q̄ nous autres qui estiōs eschappez de la terre de la Floride, n'auïōs pour tout vestemēt ou accoustrement, tant pour le iour comme pour la nuit, fors que la simple chemise, ou quelque autre petit haillon, qui estoit bien peu de chose pour nous defendre à l'encontre de l'iniure du tēps. Et qui pis est, le pain que nous mājions, nous le mājions fort escharement, & estoit tout corrompu & gasté, mesmement aussi l'eau que nous auions estoit toute empuantie, de laquelle neantmoins nous n'auions pour tout le long de la iournee que plein vne petite tasse.

*Necessité des Français venans de la Floride*

Ceste mauuaise nourriture ha esté cause que nous estās descēdus à terre, sommes tōbez en beaucoup de diuerses maladies, lesquelles ont emporté plusieurs des hommes qui estoÿēt en nostre compagnie. Et fusmes pour la fin de ceste navigation perilleuse & lamētable, rendus à la coste de la Rochelle, où nous auôs esté receus & traittez fort humainemet & gracieusement des habitans du pays & de ceux de la ville, nous donnans de

*Humanité des Rois loïs.*

leurs biens autant comme nostre necessité le requeroit: & assistez que nous auons esté de leur grace, nous auons eu assez de quoy chacun retourner en son pays.



¶ Le Capitaine Iean Ribaut cherchant la flotte d'Espagne pour la combattre, perd la sienne. Il se rend à l'Espagnol avec ses gens, qui les tuent de sang froid.

CHAP. X.

**N**ous auons dit de Iehan Ribaut qu'il s'embarqua avec l'eslite de nos soldats pour aller trouuer les Espagnols, & les ayant cèrchez par l'espace de cinq iours ne les trouua pas, mais il rencontra l'Amirale de son equipage, nommee la Trinité. Et resolu de continuer à descendre la coste contre la descente des Espagnols, ignorât ce qui nous estoit adueni au Fort, entra dedans: pour selon la discipline ordinaire en mer, mieux commander à tous ses hommes. Le temps leur estoit fort facheux, d'autant que le vent estoit merueilleusement impetueux, & plouuoit incessamment. Le cinquiesme iour la tempeste se redoubla, & les pressa de telle sorte, qu'onques ne se peurent garder d'estre eschouez à la coste, au dessus de la riuere de May, environ cinquante lieues. Les vaisseaux furent tous rompus, & leurs munitions perdues: les homes touteffois vindrèt tous à terre, reserué le capitaine la Grange, qui se ietta sur vn mast,

*Naufrage des Français.*

maist, & fust englouti des eaux : homme entre les autres lequel est à regretter, tât pour le bon conseil & adresse qui estoit en luy, qu'aussi pour les fruits de son amiable accointance, tant il estoit commode à dresser les hommes pour les rendre vertueux & semblables à luy.

Nos gens alors estans sauuez à terre de la furie des ondes, se trouuerent incontinent en vne autre fascherie. Car à la faim qui les tenoit ils n'auoyēt aucun remede, sinon que ils le prinssent tel que la terre leur presentoit, c'est à sauoir, herbes, racines ou autres telles choses, desquelles ils pensassent appaiser leur abbayant estomac. Il n'y auoit aussi de quoy satisfaire à leur soif sinon des vieilles cisternes, où l'eau estoit fort trouble: mesmēmēt l'escume qu'elle iettoit pouuoit tât seulement au regarder faire des plus sains les plus malades. Neantmoins la rage de leur grande famine les emportoit à tout aualler, combien qu'il leur semblast fort estrange: & furent en telle misere l'espace de huit iours entiers.

Le neufiesme iour ils trouuerent d'auenture vne barque assez petite, & furent de cela aucunement recreez, esperans que par ce moyen ils pourroyent faire entendre leur naufrage à ceux du Fort. Or entre eux & le Fort, il y auoit distance de douze lieues par terre, & cinquāte par mer: & eust fallu qu'ils eussent trauerse la riuiere des Dauphins qui est fort profonde & large, environ d'vn grād

quart de lieue. Parquoy sans vaisseau ce leur estoit vne chose impossible de passer outre. Quãd donc ils curēt recouuré la barque, ils la calfalderent de leurs chemises en lieu d'estouppes.

*Harengue  
de Iean Ri-  
baut.*

Adonc le capitaine Iean Ribaut, de sa grace & modestie accoustumee, en appella plusieurs de son conseil, & leur fit environ telle remonstrance: Compagnons & amis, il n'y a moyen de cōtinuer la vie en telles miseres & calamitez: la mort nous seroit plus à souhait  
 " ter, que de viure estãs chargez de telles affli-  
 " ctiõs, sinon que nostre bõ Dieu nous ha don-  
 " né la foy de sa prouidence, pour attēdre le se-  
 " cours tel qu'il luy plaira nous dōner: & cepē-  
 " dant c'est à nous d'employer tout nostre en-  
 " tendement, si nous pourrons trouuer l'issue  
 " de ces angoissēs. Le suis d'avis, qu'il y en ait  
 " quelques vns d'entre nous, lesquels par ceste  
 " petite barque tēdent par deuers le Fort, à fin  
 " d'aduertir nos gens qu'ils nous viennēt don-  
 " ner secours en ceste extreme necessitē. Et  
 sur le champ iettant grosses larmes cōmença  
 à inuoker le nom de Dieu, se prosternāt à  
 terre: & tous ceux aussi de sa cōpagnie. Les  
 prieres estāt faites, ils cōmencerent à regarder qui seroit le plus idoine à faire le voyage,  
 & nōmerent Thomas le Vasseur de Dieppe,  
 à qui Iean Ribaut donna charge, qu'au plus-  
 tost il fist entendre à nos gens en quel desastre ils estoyent tombez. Et allerent avec-  
 que luy Vincent Simon, Michel Gouror &  
 autres iusques au nombre de seize.

Nos

Nos gens, cōme i'ay dit ci deuant, esloyēt du costé de la riuere au delà du Fort, & le iour mesme virent de l'autre costé vers le Fort vne troupe d'hommes en armes, l'enseigne desployee. Apres qu'ils eurent cognu par cōiectures, autāt qu'ils en peurent prendre, en telle distance de lieu, que c'estoyent Hespagnols : Nos François en telle abyssme d'angoisse, pour extreme recours enuoyerēt à nage quelques vns de la compagnie, pour leur faire offre de se rendre leurs vies sauues. Les deleguez furent receus de prime face assez humainement.

Le Capitaine de ceste compagnie Hespagnole, lequel se faisoit nommer Vallemade, protesta en foy de gentil-hōme, cheualier & Chrestien, de sa bien-vueillance enuers les François, mesmement aussi que c'estoit la façon qui auoit esté de tout tēps pratiquée en la guerre, que l'Hespagnol victorieux se contentast, à l'endroit du François principalemēt, sans passer plus outre: exhortāt en truchemēt à fin que tous fussent persuadez de ceste belle promesse, que iamais il ne voudroit faire faute en cest endroit, de quoy les nations se puissent en apres ressentir. Et prestement fit accoustrer vne barque, en laquelle il cōmanda qu'il y eust cinq Hespagnols qui entrassent dedans, & qu'ils passassent outre à nos gēs: ce qu'ils firēt. Or estās passiez, & la harangue faite de la part du capitaine Vallemade, le capitaine Iehan Ribaut entra des premiers en la barque avec les autres, iusques

*Destoiaute de l'ite  
Espagnol.*

au nombre de trente, qui fut receu de Vallemande assez humainement, mais les autres lesquels estoient de sa compagnie furent menez assez loin arriere de luy & liez tous, deux à deux, les mains derriere le dos.

*Careffes de Renard.* Alors le reste des nostres passoit, trente à la fois, cependant que Vallemande faisoit entretenir de paroles feintes & simulees ce bon capitaine Iean Ribaut, lequel s'attendoit simplement à la foy de ce Vallemande, à laquelle il s'estoit rendu. Or les nostres estans tous passez furent ainsi liez ensemble deux à deux. Et comme ils estoient tous ensemble, François & Hespagnols, & chemoient vers le fort: le capitaine Iean Ribaut & autres, nommément le sieur d'Ottigny, quand ils virent ainsi les nostres estans couplez ensemble, commencerent à changer de couleur. & derechefse recommanderent à la foy dudit sieur de Vallemande qui les assureoit: leur disant, que ces liens estoient seulement pour les mener iusques au fort en assurance, & que là il leur tiendrait ce qu'il auoit promis.

Et comme ils estoient assez pres du fort, il commença à s'enquerir de ceux qui estoient matelots charpétiers de nauire, canoniers, & autres, lesquels seroyent vtiles aux offices de la marine: lesquels estans choisis se trouuerent le nombre de trente hommes. Et bien tost apres voicy vne compagnie du fort, laquelle compagnie venoit à l'encontre de nos gens, lesquels on faisoit marcher arriere

arriere du sieur de Vallemande & de sa compagnie, ainsi comme on feroit vn troupeau de bestes, lequel on chasseroit à la bouche-<sup>Secôd mas-  
sarre des  
François.</sup>rie. Lors à son de siffres, tabourins & trompes, la hardiesse de ces furieux Hespagnols se desbande sur ces pources François, lesquels estoient liez & garrottez. Là c'estoit à qui donneroit le plus beau coup de picque, de hallebarde & d'espee: de sorte qu'en demie heure ils gagnerent le champ, & emporterent ceste glorieuse victoire, tuans ceux-la vaillamment qui s'esloyent rendus, & lesquels ils auoyent receu à leur foy & sauuegarde.

Or durât ceste cruauté le Capitaine Iean Ribaut fait quelques remonstrances à Vallemande, pour sauuer sa vie: mesmes le sieur d'Ottigny se iettant à ses pieds, l'appelloit de sa promesse. Mais tout cela ne leur seruit de rien, car leur tournant le dos, marcha quelques pas arriere d'eux, & l'vn de ses bourreaux frappa par derriere d'vn coup de dague le Capitaine Iean Ribaut, tellement qu'il le fit tomber par terre: & puis bien tost apres redoubla deux ou trois coups, tant que il luy eut osté la vie.

Voila quel ha esté le traitement que les nostres (lesquels s'estoyent rendus sous ombre de bone foy) ont receu de l'Hespagnol.<sup>Mort du  
Capitaine  
Ribaut.</sup> Et pour combler leur cruauté & barbarie: ils ont rase la barbe du Lieutenant du Roy, pour faire môstre de leur expedition: & l'ont bien tost apres enuoyee à Seuille, ainsi com

me aucuns de nos matelots, referuez & employez pour ce mesme voyage, nous ont ces iours passez fidelement raconté, nommément Christoffe le Breton du Haute de Grace, le quel s'est secrettement retiré de Seuille à la ville de Bordeaux, & s'est fait porter par les nauires de Bordeaux à Dieppe. Et pour le Trophee de leur renommee & victoire, desmembrent le corps de ce bon & fidele seruiteur du Roy : & firent de sa teste quatre quartiers, lesquels ils ficherent en quatre picques, & puis les planterét aux quatre coins du Fort.

Voici où finit le petit discours du voyage de la Floride, redigé au vray par ceux qui s'en retirerent. Ce qui s'ensuit nous Pauons ouy acertener à vn Gentilhomme Gascon, & à d'autres, qui auoyent aussi veu la Floride. C'est à sauoir, que ces massacreurs & bourreaux d'Hespagne, pour courôner leur sanglante tragedie par quelque notable exploit, firent faire vn beau grand feu de ioye, & ayans entassé là dessus tous ces corps de hommes, de femmes & de petis enfans, les reduisirent en cendres : disans que c'estoyent de meschans Lutheriens, qui estoyent venus infecter ceste nouvelle Chrestienté, & y semer des heresies. Et quant au Capitaine Iean Ribaut, ils luy escorcherent la peau du visage, avec la barbe, qu'il auoit fort longue, les yeux, le nez & les oreilles, & enuoyerent le masque ainsi desfiguré au Perou, pour en faire leurs monstres.

Au reste il couroit lors vn bruit, que plusieurs tiennent encore aujourd'huy pour véritable: à sauoir que ceste entreprise ne fut pas plustost faite, qu'il y eut des messagers secrets en campagne pour aduertir l'Espagnol qu'il aiguifast ses couteaux: parceque la plupart de ceux qui passoyent en la Floride estoyēt des Huguenots perturbateurs du Royaume, & ennemis du Roy: que ce seroit vne belle deuesche, & que la France n'y perdrait gueres. Si cela est vray ou non, ie m'en rapporte à ce qui en est, & aux pensionnaires d'Espagne.

Comment que ce soit, il est bien certain que le feu roy Charles neufiesme importuné par les plaintes des veufues, des orphelins & des parens de ceux qui auoyent esté massacrez, en demanda raison & iustice au Roy d'Espagne, & que ledit Roy d'Espagne, desauoua le fait: & en fit faire informations en la nouvelle Espagne. Cependant ceux qui estoyent morts, estoyent morts: & les massacreurs ne laissoyent pas de se promener & de faire la piastte en Espagne & ailleurs. Iusqu'à ce qu'il suruint d'autres affaires, & vne pluye, qui l'aua ce sang-la, & ne s'en parla plus. Cepédāt il n'ha pas esté en la puissance des Espagnols, ny ne sera iamais, d'effacer la souuenāce de cest acte de la memoire des hommes, n'y de la presence de Dieu, auquel ce sang si meschamment espandu demande encore aujourd'huy vengeance.

Quant à la Floride, encore qu'elle sem-

ble aujourd'huy perdue pour les François, tant y ha que leur nom & leur memoirey est encore tant aimee, à cause des courtoisies qu'ils ont exercees enuers ces poures Barbares (ie reserue la violence dont le capitaine Laudunier & ses gens vserent par necessité) que s'il y alloient encore, ils y seroyent mieux venus que iamais. Et de fait ils en ont encore si bonne souuenance, que quand quelqu'un arriue à leur bord, la plus belle carresse qu'ils luy sauent faire, c'est de luy dire *Du fons de ma pensee, ou Bien-heureux est qui conques sert à Dieu volontiers.* C'est comme luy demander le mot du guet, pour sauoir s'il est François ou non: à cause que les François estans en ce pays la leur apprenoyent à prier Dieu, & à chanter des Pseaumes: ou bien ils ont retenu les deux ou trois mots de ces Pseaumes-la, pour les auoir ouy souuent chanter à nos gens: si vous en voulez sauoir dauantage, allez le chercher: car c'est tout ce qu'ils en sauent. Et au reste quand ils peuuent rencontrer quelqu'un qui entend le mot du guet, & qui parle François, ils le caressent comme leur allié, & luy font toute la chere qu'ils peuuent. Au lieu que quand ces Rotzze: d'Espagnols y vont, ils les aiment tant qu'ils les vouldroyent volontiers auoir mangez: parce qu'au lieu de leur chanter *Du fons de ma pensee, ou Estans assis,* ils ne sauent respōdre qu'à coups de pistole.

Requête



REQUESTE AV ROY, FAI-  
te par les femmes vefues, enfans orphelins,  
parens & amis de ses fuiets, qui ont esté  
cruellemēt massacrez par les Hespagnols,  
en la Frâce Antartique, nômee la Floride.

**S**ire, il y ha vne infinité de pou-  
ures & miserables personnes,  
femmes vefues & enfans or-  
phelins, tous vos fuiets & vas-  
saulx, qui se presentent aux  
pieds de vostre Maiefté, les larmes aux yeux  
auec l'entiere obeissance & naturelle subie-  
ction qu'ils vous doyuent : & portās en leur  
main deuant vostre excellence & grandeur,  
vn pitoyable discours de leurs tres-iustes  
cōplaintes & doleances: ou plustost le triste  
spectacle & pourtrait visible de leurs peres,  
leurs maris, leurs enfans, leurs freres, leurs  
neueux, cousins & alliez, iusques au nombre  
de huit ou neuf cens hommes que femmes,  
& enfans, quasi tous massacrez & taillez en  
pieces en la terre de la Floride, par le capi-  
taine Petremclaude, & ses soldats Hesp-  
agnols. Et d'autant que l'outrage du faict est  
assez odieux & trop vilain de soy-mesme,  
& que le sang de vos poures fuiets ainsi trai-  
strucusement respandu crie vengeance de-  
uant Dieu.

C'est à vostre Maiefté, Sire, de considerer  
s'il vous plaist, que comme il vous ha establi

pour souuerain Roy, & baillié l'obeissance de tant de peuples en main, pour les regir par bonnes loix, & les maintenir & defendre sous vostre sauuegarde. Aussi les poures supplians n'ont autre attente & recours, (apres Dieu) qu'à implorer vostre aide & protection, & supplier tres-humblemēt vostre Maieſté de leur tēdre la main, les redresser & soustenir, mesmement au temps que la playe saigne encore de leurs angoisses: bref, leur assister avec telle douceur & consolation, que l'embrassement du pere apporte à ses propres enfans, ou le bon visage de maistre à ses affectionnez & fideles seruiteurs. Et de fait leurs plaintes ne sont moins dignes de compassion & pitié, que la cruauté de Petre-melchior Hespagnol est contraire à toutes factions de la guerre & à toutes loix & ordonnances qui iamais ayent esté receues de Dieu ne des hommes.

Et pour le vous faire entendre en particulier, vostre Maieſté, Sire, est bien informee, que vos subiets ont esté par vous enuoyez en ladite terre de la Floride, sous vostre autorité, & suyuant vostre commandement expres, & par vertu de vos lettres patentes en forme de commission & congé, portees par Iean Ribaut. Lesdits vassaux arriviez audit lieu de la terre de la Floride ont esté furieusement inuahis par cinq nauires Hespagnols, dont le plus grād estoit du port de huit cens tōneaux, & les autres de moyē port, les gens desquels ont premierement pris

pris le fort qui auoit esté conſtruit en voſtre nom, par les François, & les hommes femmes & enfans trouuez dedans ledit fort, ont eſté par leſdits Heſpagnols tuez & meurtris, ſans les prendre à merci: au contraire monſtroyēt les corps des petis enfans tranſpercez, plantez au bout de leurs picques: & ſecondement ont fait tuer & massacrer ledit Ribaut, & toute ſa compagnie, de ſept à huit cens hommes, contre l'assurance & la foy qu'ils luy auoyent promiſe, de leur ſauuer la vie, les ayās liez bras & mains par derriere, appellans vos ſubiets meſchans bougres, ladres, larrons François, & le tout en la preſence & deuant les yeux dudit Ribaut. Lequel pour l'horreur dudit massacre, ſe vouloit approcher dudit Petreclaud, pour ſe mettre en ſa protection: & neantmoins ledit Petreclaud l'auoit repouſſé, & fait tuer à l'inſtant par vn de ſes ſoldats, qui luy bailla vn coup de dague dedans le corps par derriere. Duquel coup ledit Ribaut tumba par terre, & eſtant tumbé, ledit ſoldat luy bailla encore vn coup dedaus le corps, par deuant, en ſorte que ledit Ribaut demeura mort en la place. Et ce fait, ledit ſoldat luy couppa la teſte, luy raza le poil de la barbe, & partit la teſte en quatre quartiers, qui furent plantez ſur quatre picques au milieu de la place où les autres François eſtoyēt morts. Finalement ledit Capitaine Heſpagnol enuoya vne lettre au Roy d'Heſpagne, & fit enclorre dedās ladite lettre le poil de la barbe

dudit Ribaut : que Petremclaude avec ses gens, faisant receuoir vne honte, avec telle brauade, aux seruiteurs d'vn Roy si puissant & renommé, veut bien qu'on entende qu'il aime peu l'honneur, & craint encore moins la force & la rencontre du maistre. Vostre Maiesté d'autre part n'ignore pas que pour mieux triompher d'vne meschanceté, & redoubler l'outrage de ce crime tant execrable, mesmes apres la mort on s'est ioué & fait comme vne moquerie de la teste & du poil de celuy qui n'estoit rié moins que vostre Lieutenant general, & que le papier d'vne missiue ha serui de plat pour faire vn present du poil de sa barbe.

Touttefois c'est chose incroyable, qu'vn Roy ni Prince Chrétien, ne Payen quelconque volust auoer ledit Petremclaude pour vn faict de cruauté si barbare, & qui surpasse la rage & fureur des tygres & lyōs: & d'autant plus execrable que l'execution s'en est faite en plein iour de paix, à trefue & appointement d'amitié, sans guerre ouverte de vostre part contre autre nation ne seigneurie quelconque. Et neantmoins les Espagnols y ont mis la main, voire sur les lieux & personnes qui de rien ne touchent, ni appartiennent à autre qu'à vostre Sceptre & Couronne, sinon que Petremclaude volust dire, que la force d'vn estrangier ha lieu contre le Roy, pour vsurper ce qui est vostre, ou s'approprier la puissance de commander en vostre place, ou bien se dōner l'autorité des  
lettres

lettres, & le regard ou soin de chastiment & correction sur eux, comme Dieu vous ha commis pour subiets, avec vn lien si estroit de subiection, d'obeissance, & naturelle affection enuers vous, que plustost ils mourroyent de mille morts, que de condescendre à l'opinion de changer de maistre, ni baisser le col sous la merci d'autre ioug à nouvelle principauté.

Si donques Petremclaude est defauoué, son maistre n'a que dire, qu'il n'en fait ou vous laisse faire la iustice, avec satisfaction & reparation telle qu'à vous appartient: vous remettant & quittant au surplus la iurisdiction & possession de ladite terre de la Floride, qui de long temps vous estoit occupee & emparee par vos subiets en vostre nom, & sous le titre & autorité de vostre Sceptre & Couronne. Ioinct que vosdicts subiets n'y ont pas este chassés ni redigez comme fugitifs ou forbannis, mais comme ambassadeurs, officiers & ministres de vostre Maiesté, & tels recognus & aduonez par vos lettres patentes de commission dudict Ribaut, tenu & réputé en ceste part comme vostre personne mesme. Et combien que telle indignité soit atroce de soy-mesme, si est-ce qu'elle redouble quand elle demeure impunie: & cela augmente le deshonneur, & estend le scandale plus loin quand les meurtriers, violateurs de la foy publique sont impuniment soustenus & nourris en leur malice, & autorisez.

Ce que vostre debonnaireté, Sire, ne voudra jamais faire, ains embrassera le fait & la querelle de ses poures suiets, ainsi iniustement outragez au preiudice de toutes loix, avecques si grâde cruauté, qu'il semble que ce soit pour dissoudre les liens de toute société humaine, & rompre l'ordonnance de Dieu, si bien que ledit Petremelaude voudroit par sa ruse faire perdre toute occasion de modestie, quand iusques à l'extreme la patience est blessée.

Les Cartaginois & peuples Affricains ont receu grand blasme & vitupere de rompre leur foy contre tous propos, quand l'occasion s'est offerte à leurs auantage. Les Romains ont tellement tenu la leur, que mesmement ils la gardeyent à leurs propres ennemis. Pleust à Dieu qu'on peust auiourd'huy donner telle louange à Petremelaude & à ceux de sa maison, qui se sont legeremēt dispensez de rompre leur foy & promesse, iuren par hypocrisie, en abusant du nom de Dieu, comme pour le faire compagnon de leur traistre desloyauté: que si Dieu se sert quelque fois des meschans, & leur lasche la bride pour accomplir la mesure de leur forcenerie, comme les Cananeens, il n'est pourtant suiet à la force des hommes: ains comme il est plus fort que tous, aussi il fortifie les plus foibles, & nous sollicite & poursuit de faire nostre deuoir: à fin de n'oublier la rigueur de sa iustice & vengeance sous ombre de sa douceur & misericorde. Tant y ha  
que

que comme en vn mesme acte les crimes & forfaits des hommes se declarent, & la iustice de Dieu se produit: ainsi l'aduertissement leur est propre de ce qui est dit, que Dieu be songne aux cœurs des meschans comme il luy plaist, & neâtmoins leur rend selon leur demerites.

Sire, vous auez ouy quels gemissemens & regrets, quelles larmes & plustost quels derniers souspirs accompagnent le triste souuenir de nostre misere & calamité, le pitieux discours & progres de l'audacieuse & scandaleuse entreprise de Petremclaude, les marques de son iniustice & tyrânie resprouuee par toutes loix, les tristes vestiges de son infidelité & trahison, le mespris intolerable qu'il ha fait de vostre autorité & grandeur: bref, le meurtre & cruauté commise à l'encontre de vos seruiteurs & subiets, tous ou la plus part vertueux & vaillans Capitaines, gens d'honneur & bonne renommee, gens qui estoient pour seruir de muraille viuue à l'entour de vostre Maiesté, & faire teste & frontiere à tous ennemis de vostre Estat. Parquoy s'il fut iamais memoire d'humaine compassion & misericorde, les supplians esperent que Dieu par sa bonté en touchera si viuement vostre cœur, que vostre Maiesté se voudra ressentir de nos iustes dolances & pitoyables complaints, embrassera nostre fait pour en rendre iustice. Et pour cest effect nous tendra la main de sa faueur & protection, qui sera vne œuvre de pitié,

digne de vostre vocation, & vn effect de charité enuers vos propres suiets, pour adoucir l'amertume de leurs afflictions, & tesmoigner leur innocence à toute la Chrestienté. & par ce moyen serez aimé & receu de toutes nations, non seulement comme Roy, mais aussi comme Pere de vostre peuple.

FIN.

